



44^e édition

OLIVIER SAILLARD

Models Never Talk

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

**Revue de presse radio/TV
Olivier Saillard
Festival d'Automne 2015**

Ecouter :

Dimanche 27 septembre : 9h à 10h

Europe 1 / C'est arrivé demain / David Abiker

Sujet : *Models Never Talk* d'Olivier Saillard

Lien : <http://www.europe1.fr/emissions/c-est-arrive-demain/cest-arrive-demain-david-abiker-041015-2524117>

Voir :

Jeudi 10 septembre :

Vogue.com / Fashion / Lynn Yaeger

Extrait vidéo de *Models Never Talk*

Lien : <http://www.vogue.com/1431599/olivier-saillard-models-never-talk-performance/>

Jeudi 8 octobre :

Arte / Journal de la culture / Frédérique Cantu

Sujet : *Models Never Talk* d'Olivier Saillard

Lien : <http://info.arte.tv/fr/models-never-talk-des-podiums-la-danse-il-ny-quun-pas>

Dimanche 11 octobre :

LCI / Ca vaut le détour / Marianne Chemenly

Sujet : *Models Never Talk* d'Olivier Saillard

Lien : <http://lci.tf1.fr/videos/2015/ca-vaut-le-detour-ratatouille-en-cine-concert-et-l-expo-evenement-8668233.html?xtmc=%C3%A7a%20vaut%20le%20d%C3%A9tour&xtr=1>

PRESSE

Elle – 28 août
Madame Figaro – 28 août
Town & Country – septembre
Le Monde supplément Festival d'automne – 2 septembre
Vogue – 10 septembre
Art actuel – septembre/octobre
M Le Monde – 26 septembre
Madame Figaro – 25/26 septembre
Figaro magazine – 25/26 septembre
Vanity Fair – octobre
Vogue – octobre
La Terrasse – octobre
Libération – 2 octobre
The New Black – 6 octobre
Sceneweb – 7 octobre
Les Inrocks styles – 7 octobre
Les Inrockuptibles – 7 octobre
Toute la culture – 8 octobre
New York magazine – 8 octobre
Libération next – 8 octobre
Anti blogue la mode, Slate.fr – 9 octobre
Vogue.fr – 9 octobre
Télérama.fr – 9 octobre
A shaded view on fashion – 9 octobre
Les Echos week-end – 9/10 octobre
Standard magazine – 12 octobre
Le Monde.fr – 12 octobre
Numero.fr – 13 octobre
Canal journal de Pantin supplément – 7 octobre/10 novembre
Vogue.de – 21 octobre
Vogue.de – 27 octobre
Madame Figaro – 13 novembre

MOISSON D'AUTOMNE

C'EST PARTI POUR QUATRE MOIS ! DES ARTISTES VENUS DU MONDE ENTIER SE PRODUISENT À PARIS ET EN ÎLE-DE-FRANCE. LE FESTIVAL D'AUTOMNE S'ANNONCE JOUISSIF. QUI FERA CHAVIRER LA SAISON ?

PAR THOMAS JEAN



La Convention de ventriloques de Gisèle Vienne.



« You Are my Destiny (Lo Sturo di Lucrezia) », d'Angelica Liddell.



« Models Never Talk », d'Olivier Saillard.



« Andreas », de Jonathan Châtel.

3 571 65 1 935 53 24 20 50 28 74 6 e 4 8 0 9 3 5 a 3 2 3 9 3 d 5 7 e b 1 a a 5 c 0



« Dancing, Middle-Aged Men », de Eun-Me Ahn.

DES MONSTRES SACRÉS

Coup de poing... Le théâtre de ces deux grands-là n'est pas fait pour les tièdes. Quitte à heurter, l'un et l'autre, les pudibonderies intégristes. Et pourtant, rien de plus sidérant que les pièces, façon tableaux en mouvement, de Romeo Castellucci. Qu'il monte un texte de Hölderlin, lui-même inspiré de Sophocle, qu'il revisite « l'Orestie » d'Eschyle où trône une merveilleuse Clytemnestre en surpoids, ou qu'il tisse une fable sanguine autour des frises du Parthénon, ses trois spectacles au programme nous promettent des fulgurances hantées par la Grèce. Quant à Rodrigo Garcia avec son esthétique trash et ses salves anticapitalistes, il nous concocte une pièce-quatour disséquant les travers de la vie urbaine. Pas très tendard ? Ce serait oublier que notre rebelle libère est un pro du rire jaune.

DES PERFORMERS HAUTE COUTURE

Avec sa copine Tilda Swinton jouant les modèles, il a inventé des happenings qui détricotaient le mode : « Qu'est-ce qu'un vêtement, un vestiaire, une allure ? » s'interrogeait Olivier Saillard, tête pensante du Palais Galliera. Cette année, il met en scène sept actrices-mannequins qui nous racontent leurs habits fantômes, ces robes, ces manteaux qui drapent leur mémoire. Ou comment habiller les femmes avec des mots. Des femmes d'ailures et de mots précieux, en voilà d'autres.

CULTURE

Etel Adnon, peintre/acteur nonagénaire de Beyrouth, et Hanna Schygulla, muse de Fassbinder, croiseront leurs souvenirs de guerre le temps d'une unique soirée. Chic et historique !

DES CORÉENNES PERCHÉES

Année France-Corée oblige, tous les gourous de Séoul débarquent à Paris. Très haut dans la sagesse, nommée là-bas « Trésor national vivant », la chamane Kim Kum-hwo nous convie à un rituel musical qui bruisse d'esprits de tout poil. La chorégraphe Eun-Me Ahn, elle, n'aime rien tant qu'ausculter les corps de ses concitoyens. Elle en tire trois pièces générationnelles ébouriffantes, dont notre préférée, « Dancing Grandmothers », fait sautiller des momies sur fond de techno hypnotique. Pays du matin calme ? Plutôt des soirées folles, oui !

DES INTELLOS RADICALES

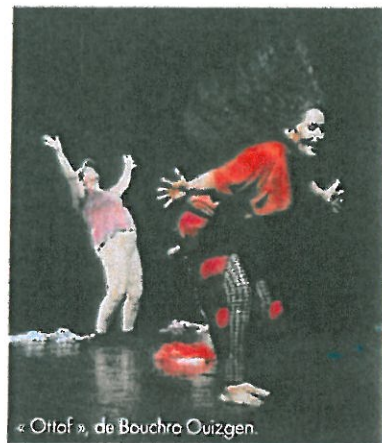
Elle tire les ficelles d'un monde de marionnettes, de poupées, de masques. Elle confronte des êtres de chair et de plastique. Au fin fond du Kentucky, Gisèle Vienne s'est rendue l'an dernier à une convention de ventriloques : matière première d'une nouvelle création, scénarisée au cordeau par l'écrivain Dennis Cooper et peuplée d'étrangetés vocales. Plus tempêteuse, la madrilène Angélica Liddell, fille de militaire, mixe autofiction et classiques littéraires pour mieux hurler ses colères anti-phalocrates. Ça donne, cette année, une pièce de violence et d'amour où résonnent Bach, Bergman et la Bible. Un peu de repit ? L'immense Anne Teresa De Keersmaeker donne corps, avec le minimalisme qu'on lui connaît, à la langue de Rilke : la beauté du geste, littérairement.

DES REINES CONTEMPORAINES

Elles sont rares, les compositrices, à percer dans la musique contemporaine. Parmi elles, il y a la Coréenne Unsuk Chin avec ses emballements de rythmes, ses mélodies qui portent en ville et ses calmes soudains. Ses concertos ? Des orages de délicatesse ! Comptez encore sur l'Autrichienne Olga Neuwirth, avec son œuvre inspirée de Melville, pour vous tourbillonner longtemps dans l'oreille. Ses partitions distillent des voix parlées, des sons d'ordinateurs, des percussions chaotiques. Elles nous peignent des paysages sonores dans lesquels on voudrait se noyer. Même Pierre Boulez adhère à 100 % !

DES POINTURES NEW-YORKAISES

Certes, Trisha Brown, Steve Paxton et Lucinda Childs, figures du New York des sixties, sont à l'affiche et l'on adore encore leur génie de



« Ottob », de Bouchra Ouizguen.



« Oedipus der Tyrann », de Romeo Castellucci.

l'épure. Mais si on tortnait un peu la relève ? Moins rigoristes que leurs aînés, les quodras Miguel Gutierrez et Faye Driscoll ont une idée plus politique et introspective de la danse. Le premier, en robe de mariée ou justaucorps fleuri, questionne sa vie de bohème, ses rêves de gloire avortés, sa sexualité, à travers « Age and Beauty » : un grand show queer qui vous éblouit sans paillettes. La seconde enchevêtre savamment les jambes et bustes de ses danseurs, invitant le spectateur à trouver sa place dans ce corps collectif. Jolie manière de travailler, en sous-texte, l'idée de communauté et de vivre-ensemble.

DES TRENTENAIRES À SUIVRE

A ces deux-là, on prédit de prochaines explosions. Jonathan Châtel, franco-norvégien de 36 ans qui retraduit l'isen à ses heures, n'a pas peur des monuments. Il s'attaque ici à Strindberg, l'autre grand Scandinave, qui a fait de sa crise d'inspiration un chef-d'œuvre dramatique — « Le Chemin de Damas », durée : dix heures, dont Châtel ne retient que la première partie. La lumière est crue, la scénographie sobre, histoire de laisser au texte et aux quatre acteurs tout le loisir d'éclater. Quant à la chorégraphe Bouchra Ouizguen, ex-danseuse orientale, elle puise dans le patrimoine gestuel dans les voix, les chants, les fêtes du Sud marocain, pour composer de géniales symphonies des corps ■.

FESTIVAL D'AUTOMNE, du 9 septembre au 31 décembre, Paris. Programme sur festival-automne.com

ÉVÉNEMENT *mode*

FRAGMENTS DE STYLE

*Sans artifices, les ex MUSES
des grands couturiers libèrent leur
PAROLE... Une performance très
attendue, signée Olivier Saillard*.*

PAR MARION DUPUIS

Vous parler d'un temps où Instagram, directeurs artistiques et modèles superstars n'existaient pas. Vous raconter une époque où les mannequins exerçaient leur métier, inspirant avec leur corps les couturiers, délivrant une seconde écriture naturelle, tels les peintres et leurs modèles », résume l'historien de la mode Olivier Saillard à propos de sa prochaine performance « Models Never Talk », qui, après avoir été montrée une première fois à New York en septembre dernier, s'installe au CND de Pantin dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.

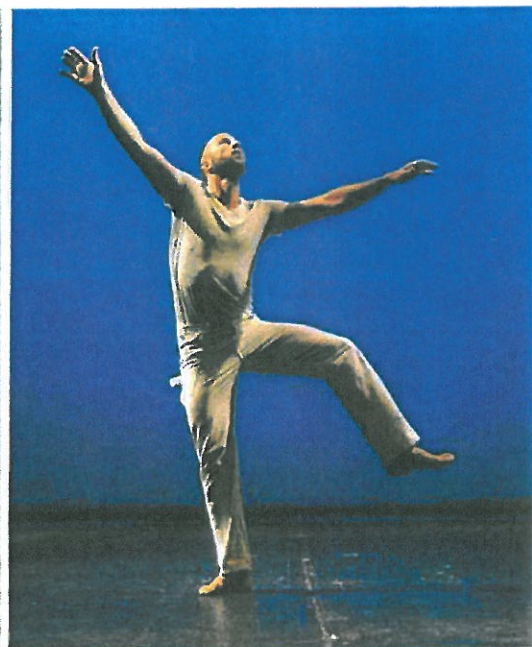
Sur scène, des ex-tops, quinquagénaires en justaucorps noir, Axelle, qui raconte ses séances de pose chez Madame Gres, Amalia et Violeta, modèles chez Yves Saint Laurent, ou encore Christine, l'ex-égérie suédoise de Jean Paul Gaultier. Sept grandes mannequins des années 1980, muses de couturiers, qui égrènent des souvenirs de défilés et convoquent des vêtements évanouis mais bien ancrés dans leur mémoire. Démarches, postures et gestes des mains qui lacent un corset ou qui bouclent une ceinture, mais aussi des mots, des formules pour invoquer le dernier chant du cygne d'une idée de la mode. Des échos nostalgiques et pas si lointains d'années où la créativité à l'état pur semblait l'emporter sur la rentabilité. Une époque où l'on prenait le temps de regarder le vêtement sans chercher à l'instagrammer immédiatement... ■

✓ « Models Never Talk », performance d'Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera, du 7 au 15 octobre au CND, à Pantin. Rens. : 01 53 45 17 17. www.festival-automne.com



UNE ÉPOQUE OÙ L'ON
PRENAIT LE TEMPS DE
REGARDER LE VÊTEMENT

festival d'automne



ROMEO CASTELLUCI, ORESTIE. La tragédie grecque revisitée par ce metteur en scène italien. Odéon, théâtre de l'Europe.
STEVE PAXTON / JURIJ KONJAR. Une philosophie de la danse réduite à sa plus simple expression. Les Abbesses.

FESTIVAL D'AUTOMNE EXPRESSIONS

Sous la direction d'Emmanuel Demarcy-Mota, 40 lieux accueillent plus de 50 propositions de spectacles vivants venus du monde entier. Tour d'horizon.

Le festival d'Automne est avant tout un lieu de découvertes dans le domaine de la danse et du théâtre. Une vingtaine de chorégraphes a été invitée à jouer leurs dernières créations. S'ils interrogent la place du corps dans l'espace, qu'il soit social, physique ou politique, ils le font chacun à leur manière. Les créations de Jérôme Bel, dépouillées, sincères, intègrent le réel. Il crée une plateforme d'expression pour les exclus, intègre le « mal fait », valorise l'échec. Ses spectacles sont des outils démocratiques qui perturbent et remettent en cause les habitudes. *Bound* de Steve Paxton est la réactualisation d'une œuvre produite dans les années 1980. Cofondateur dans les années 1960 du groupe de chorégraphes Judson Church Theater, il intègre les gestes du quotidien dans la danse qu'il tente de réduire à sa plus simple expression. *Bound* aborde différents moments de l'histoire à travers le prisme d'un personnage évoluant dans un univers d'objets et de sons distordus, voire de captations sonores. Autre membre fondateur du Judson Church Theater, Trisha Brown est une figure incontournable de la danse. Elle marqua les esprits par sa rigueur formelle associée à une liberté d'invention. Sa compagnie présente

quatre pièces créées ces quarante dernières années. Alessandro Sciarroni présente *Aurora*. Pour ses pièces précédentes, il avait rejoué des séances de jonglage et de danse folklorique. Pour ce troisième volet, le chorégraphe italien s'intéresse au goalball, un sport pour malvoyants. Déroutantes sont les performances imaginées par Faye Driscoll. Dans *Thank You For Coming : Attendance*, des corps aux mouvements incertains tentent de ne faire qu'un. Des sentiments, des sensations, des états passent des spectateurs aux danseurs et participent à l'évolution de la représentation. Une manière d'inventer un nouveau vivre ensemble face à une vie individualiste. Enfin, le festival programme trois pièces d'Eun-Me Ahn. La chorégraphe coréenne ose faire danser des grands-mères, des hommes et des adolescents, créant un portrait chorégraphique de son pays natal. Côté théâtre, le festival met à l'honneur le metteur en scène et auteur Romeo Castellucci, Lion d'or de la Biennale de Venise en 2013.

« Danser comme pour inventer un nouvel art de vivre ensemble »



FAYE DRISCOLL, THANK YOU FOR COMING : ATTENDANCE. Danse corps à corps pour un nouveau vivre ensemble. Théâtre de Gennevilliers.
EUN-ME AHN, DANCING TEEN TEEN. Chorégraphie coréenne pour une expression collective. Théâtre de la ville.

Depuis les années 1990, il crée un théâtre radical, espace de création dans lequel se côtoient toutes les formes artistiques. Pour le festival, il présente trois pièces qui toutes s'emparent de la tragédie pour la lier à l'époque contemporaine. Le metteur en scène Gisèle Vienne et l'écrivain Dennis Cooper rassemblent neuf marionnettistes ventriloques afin de **questionner** les rapports du corps à la voix. À partir de ses souvenirs d'enfance, Robert Lepage interroge le Québec des années 1960, marquées par la lutte des classes et la quête

« Questionner aussi le rapport subtil entre le corps et la voix »

d'identité. À travers cette pièce solo, le metteur en scène tente une réconciliation avec son propre passé. Le collectif anversoïis tg STAN s'empare de *La Cerisaie* de Tchekhov qui décrit le déclin de l'aristocratie et la victoire du capitalisme. Enfin, avec le récit familial *The Last Super*, Ahmed El Attar décrit la vacuité de l'élite économique égyptienne et les hiérarchies sociales. L'art comme miroir de la société contemporaine. Peu d'arts plastiques cette année, si ce n'est l'exposition de l'artiste islandais Ragnar Kjartansson au Palais de Tokyo. Ses créations, des performances associant dessin, musique et peinture, traitent du mal-être d'une manière dramatique et drôle à travers des situations banales, ou presque. En 2009, il a représenté son pays à la Biennale de Venise. Le Palais programme aussi

une performance autour de l'œuvre de John Giorno à l'occasion de l'exposition « I Love John Giorno by Ugo Rondinone ». Elle associe performance poétique, diffusion sonore de poèmes enregistrés et projection des films de l'une des figures majeures de la Beat Generation. John Giorno Live permet d'expérimenter le langage inspiré de la culture populaire et l'**engagement du poète**, qu'il soit spirituel ou politique. Deux autres figures de la performance sont programmées par le festival. Avec *Models never talk*, Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera, donne la parole à d'anciennes mannequins. En backstage, et vêtues de noir, elles racontent avec sincérité et humour des expériences marquantes, leurs relations aux couturiers, aux vêtements, aux défilés. Hanna Schygulla, née en 1943 à la frontière allemande polonaise, et Etel Adnan, née en 1925 à Beyrouth, présentent *Entre guerre et paix*. De la génération de l'après-guerre, elles échangent sur des thèmes qui ont marqué leur parcours individuel et professionnel. « Ce n'est pas seulement la guerre qu'on vous inflige, mais aussi celle que votre culture a produite. Se rendre compte que sa culture a été néfaste, cela vous coupe de vos sources », explique Hanna Schygulla à qui le MoMA a consacré une rétrospective en 2006. Et Etel de préciser : « **Résister, c'est vivre**. Comme vous ne pouvez pas sauver le monde, il faut vous sauver vous-même. »

Aude de Bourbon Parme

44^e ÉDITION DU FESTIVAL D'AUTOMNE.

Du 9 septembre au 31 décembre. Divers lieux, Paris et Grand Paris. Internet : www.festival-automne.com

La danse sort de l'amnésie

A l'opposé du ballet classique, le contemporain a longtemps été réfractaire au répertoire. Cette question de la transmission est au cœur de plusieurs projets exploratoires

Il faut l'amour de la danse pour tenir bon. Elle ne vous donne rien en retour, pas de manuscrits à mettre de côté, pas de peintures à montrer sur les murs et à accrocher dans des musées, pas de poèmes à imprimer et à vendre, rien que cet instant unique et fugitif où vous vous sentez vivants. Elle n'est pas pour les âmes incertaines. » Et vain, en quelques phrases, Merce Cunningham (1919-2009) réglait son compte à toute velléité de conservation de la danse. Plaisir momentané, filico condamné.

Il ne reviendra pas sur sa déclaration. Sauf à quelques mois de sa mort, à 90 ans, où la survie de son œuvre trouva une issue inédite au gré de « capsules » pédagogiques, coffrets numérotés contenant toutes les indications (vidéos, dessins...) sur certaines pièces

passées aux oubliettes. Dans un contexte de péremption rapide des pièces qui tournent généralement peu, autant dire que leur mort est annoncée à peine sorties de l'œuf. Seuls les succès perdurent. Le contexte économique conforte par ailleurs cette consommation doublée d'un appât pour le neuf : peu de budget, le choix est vite plié. En avant la course dans le vide ! L'écriture de l'histoire sera pour demain.

Il arrive pourtant que l'horloge biologique ait la pigrasie de rappeler cruelle. Atteinte par une série d'accidents vasculaires cérébraux, l'Américaine Trisha Brown, 78 ans, a dû laisser la main aux anciennes de sa troupe, Carolyn Lucas et Diane Medeiros. Un passage de relais prévu qui a abouti au remontage de certaines pièces pour un ultime tour de piste. Commencée en 2013, cette série de représentations se conclut en novembre au Théâtre national de Chaillot, avec le programme *Trisha Brown in Plain Site*.

Dans le carnet cadeau censé « donner une nouvelle expérience amplifiée de sa danse », des productions comme *Present Tense*, fraîchement reconstruite grâce à des vidéos et les témoignages d'interprètes, mais encore jamais vues en France, *Rogues*, *Solo Olos* et la légendaire performance *Roof Piece*.

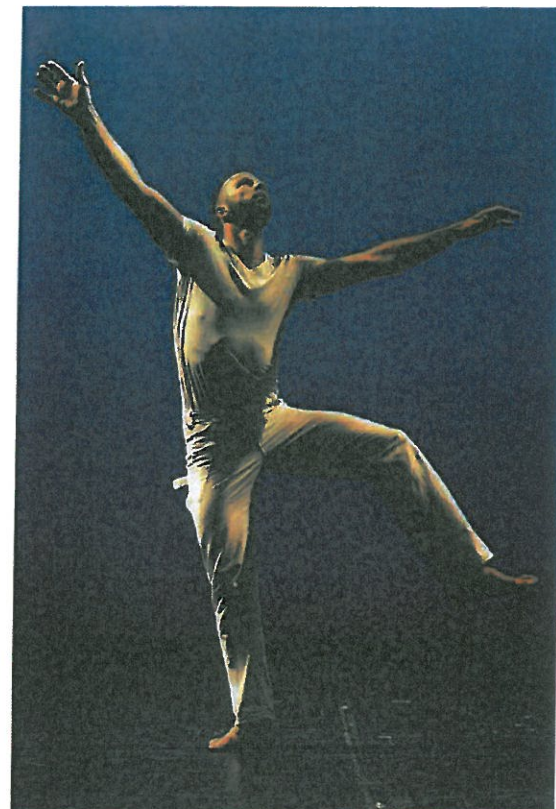
« *Trisha préférait créer et nous faisaient confiance pour prendre soin de son travail depuis dix ans, précisaient les deux femmes. La réaction des "early pieces" des années 1970 nous a aidées à être pertinentes dans la cohabitation avec les productions récentes. Nous ne nous contentons pas de maintenir les spectacles. Chaque reconstruction permet de se rapprocher de leur essence. C'est notre défi.* »

Quel plaisir de replonger dans cette gestuelle basée, selon sa créatrice, « sur les chemins naturels du corps avec un traitement démocratique de toutes les parties » !

Les œuvres de cette génération d'artistes connaissent un regain d'intérêt. Question de conjon-

ture - retour de goût pour le minimalisme, le performatif... Remontée en 2009, *Dance* (1979), sublime mécanique hantée par un rive de mouvement perpétuel et pièce maîtresse de Lucinda Childs, 75 ans, autre figure de proue de la post-modern dance américaine, tourne depuis sans discontinuer et a relancé sa troupe. « *C'était le bon moment pour tout le monde, glisse-t-elle. Les spectateurs qui l'ont vu et les autres qui ne la connaissaient pas en avaient envie.* »

Rebelote donc avec *Available Light* (1983), dans un décor de Frank Gehry, sur une musique de



« Bound » de Steve Paxton (1983), interprété par Jurij Konjar, à Ljubljana (Slovénie), en avril 2014.

John Adams. Avec des paramètres différents. Pour *Dance*, Lucinda Childs n'avait à sa disposition qu'une vidéo pour opérer un décalage qu'elle désirait le plus proche possible de l'original. Autre point de vue avec *Available Light*. Elle a pu s'appuyer sur une partition écrite de 80 pages - mais sont les notations de spectacles. Pas de volonté cette fois de copier-coller mais de laisser le propos s'incurver dans le sens des nouveaux. Interprètes : « *Ils sont jeunes, ont entre 20 et 30 ans, précise-t-elle. J'ai donc adapté la structure, mais pas la chorégraphie. J'ai aussi changé les costumes.* »

Déplacement d'époque, de corps, de technique - le danseur d'aujourd'hui possède un outillage extra-large -, la transmission, qu'elle se fasse de la main à la main, à Tonal, ou grâce aux images, est un commerce délicat, un trafic d'influences plus ou moins assurées. L'adaptation est inévitable : impossible de ressusciter une œuvre.

Cette torsion prend un ton exacerbé dans le cas de *Bound*, œuvre improvisée en 1982 par Steve Paxton, 76 ans, maître en la matière. Ce solo, qui échappe à tout contrôle selon son principe de création, se joue des cadres pulsifs qu'il est chaque jour différent. Et pourtant, Steve Paxton en a confié les clés à Jurij Konjar. « *L'improvisation signifie effectivement qu'il n'existe pas de version officielle de mes spectacles, analyse le chorégraphe. C'est comme en cuisine, il y a une recette, mais les résultats sont toujours différents. C'est grâce à une captation de Bound découverte par hasard que j'ai pu établir une version. La transmission devient ici matière à*

négociation, à critique, même si une consigne ne se transforme pas en position. »

Avec Jurij Konjar, Steve Paxton, qui a dirigé le danseur « comme un fermier élevant un troupeau de vaches », dit-il, c'est-à-dire « en leur permettant de choisir la bonne direction sans les forcer », a déniché le partenaire ad hoc. Son interprétation de *Bound*, présent-

ée à la Biennale de Venise 2014, souffre un vent toujours vif de contestation esthétique. « *Ce n'est évidemment pas la même chose qu'en 1983, commente Jurij Konjar. Les effets combinés de la danse du XX^e siècle de Paxton, risquent dans le corps. On ne peut imaginer l'inimaginable. Comment c'était, à quoi ça ressemblait. Les morceaux ont été reformulés,*

la colline
théâtre national

www.colline.ch
15 Rue de Montmorillon, 1014 St. 20
01 41 87 52 52

Scènes de la vie collinoise
Zigzag, Les yeux
WOLFF, L'ÉCLAIR
du 12 au 13 septembre

What if They Went To Moscow?
Javier Tena
André Trépoire
Christiane Jacobi
du 12 au 13 septembre

La Ménagerie de verre
Thomas Ostermeier
Daniel Jeannette
du 12 au 13 septembre

Nécessaire et urgent
Anne Zador
Hubert Collin
du 12 au 13 septembre

Bertencourt Boulevard
Michel Vinaver
Christian Schiaretti
du 12 au 13 septembre

Les Tenailles
Yves Bonnefoy
Gilles Cléo
du 12 au 13 septembre

Splendid's
Jean Genet
Arthur Nestoyel
du 12 au 13 septembre

Noe Sarmiento
Guy-Patrick Salzedo-Join
Julie Dutoit
du 12 au 13 septembre

Je suis Fassbinder
Felix Richter
Christiane Morley
du 12 au 13 septembre

L'adaptation est inévitable : impossible de ressusciter une œuvre

ture - retour de goût pour le minimalisme, le performatif... Remontée en 2009, *Dance* (1979), sublime mécanique hantée par un rive de mouvement perpétuel et pièce maîtresse de Lucinda Childs, 75 ans, autre figure de proue de la post-modern dance américaine, tourne depuis sans discontinuer et a relancé sa troupe. « *C'était le bon moment pour tout le monde, glisse-t-elle. Les spectateurs qui l'ont vu et les autres qui ne la connaissaient pas en avaient envie.* »

Rebelote donc avec *Available Light* (1983), dans un décor de Frank Gehry, sur une musique de

VIDY THÉÂTRE LAUSANNE

ALAIN PLATEL
SIMON MCBURNEY
KARIM DEL KACEM
MILO RAU
MAGALI TOSATO
PASCAL HARBERT
ANNE TERESA DE KEERSMAEKER
YAN DUYVENDAK
NICOLAS BOUCHAUD
ROMEO CASTELLUCCI
LE RIBOT
NICOLAS STEMMAN
AUGUSTIN HEBETZ
ALESSANDRO SCARABONI
PIPPÒ DELBONO
DEFFORIANI/TARLANI
JEAN-FRANÇOIS PEYRET
MARCO BERRETTINI

SAISON 15/16

THOMAS OSTERMEIER
SEVERINE CHAYNER
CHRISTINE DEQUIN
MARIELLE PUISARD
THOMAS LUZ
ARTHUR NESTOYEL
NICHTER/NOBDEY
NEITER GOEBBELS
MANIE CAROLINE NOMINAL
LUDOVIC LAGANDE
MASSIMO FURLAN
FORCED ENTERTAINMENT

FESTIVAL PROGRAMME COMMUN
10.03 - 20.03.2016

www.vidy.ch



La pièce «Gala» de Jérôme Bel, qui mêle professionnels et amateurs. En 2015.
JÉRÔME BEL

séparés, remis ensemble. Mais peut-être que le plus important est que, trente-trois ans après, le processus reste frais.»

Dans le contexte général de trous de mémoire, la reconstitution de ces pièces les distingue en les auréolant d'un statut troublant de monuments historiques, jalons liés d'un patrimoine en rupture de repères solides. Et le public de savourer, comme des trésors archéologiques, ces pans miraculeux surgis du passé.

A l'opposé de cette veine virtuose, la ligne fantasmagorique de Trajal Harrel ouvre un encart spécial. Sa production, *The Ghost of Montpellier Meets the Samurai*, mise sur un récit fantasmé autour de la rencontre imaginaire des chorégraphes Dominique Bagouet (1951-1992) et Tatum Hijioka (1928-1986). «En tant qu'Américain, j'avais envie de réaliser quelque chose sur l'histoire française de la danse», explique cet homme qui «révèle» ses pièces. «Ma stratégie est de créer des fictions histori-

ques. C'est un bon outil théâtral, et cela permet d'inviter ceux qui ne connaissent pas la danse à découvrir des thèmes et des personnalités.» A condition de ne pas être attaché aux faits objectifs.

Ouvrir la danse au plus grand nombre est aussi le fer de lance des projets, de plus en plus nombreux depuis dix ans, qui mêlent amateurs et professionnels. En s'inscrivant dans une entreprise collective, ces productions dégagent un horizon esthétique moins bordé, plus problématique. Elles parient sur la transmission d'un geste non répertorié, une absence de savoir-faire.

Lorsque, en 2010, la Coréenne Eun-Me Ahn rencontre, pour les mettre en scène, des grands-mères non danseuses, c'est parce que «ces corps purs» sont «comme un livre d'histoire de notre pays bien plus concret qu'aucun récit de la tradition écrite ou orale». Ce point de vue est proche de celui du Français Jérôme Bel. À la suite des ateliers menés en banlieue pari-

sienne, il a commencé à explorer «les savoirs dansés» que chacun porte, et a conçu sa pièce *Gala*, qui mêle professionnels et amateurs. «Les amateurs amènent d'abord leurs corps non formatés par les canons très standardisés de la danse classique ou contempo-

Le corps comme archive vivante est devenu un couplet contemporain

raîne, pointe Jérôme Bel. Grâce à eux, on retrouve les racines de la danse. Là où on touche le cœur du projet, c'est que l'amateur ne se maîtrise pas. Il est si peu structuré, si désarmé, que tout peut arriver. Chaque fois qu'il esquissera un

pas de danse, ce sera une expérience pour lui, et donc pour le spectateur qui sera témoin de cet essai, réussi ou pas.»

Loïn de toute virtuosité codifiée, ces spectacles écrivent une histoire parallèle de la danse, déstabilisante et excitante, ouverte à tous les corps. De cette vision, la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen est l'une des actrices. Depuis huit ans, elle collabore avec des aïtas, danseuses de cabaret de Marrakech, souvent rejetées, dont elle valorise les parcours inscrits au revers social de leur pays. Pour les aïtas, ce passage à la scène institutionnelle entraîne une reconnaissance qui éradique plus ou moins leur marginalité.

Pour Bouchra Ouizguen, ce projet de vie et d'art conforte une vision ouverte de l'art. «J'apprends beaucoup d'elles, confie-t-elle. De ces corps quotidiens, j'ai envie de montrer à la fois la beauté et la capacité à être simplement ce que nous sommes. Par ailleurs, la tradition qu'elles ont pu goûter par le biais de différentes écoles de transmission orale est une richesse, celle d'un Maroc porté par ses cultures ancestrales et ses questionnements actuels.» Quant au public, il reçoit de plein fouet une leçon d'humanité tranchante. Mais aussi «du lien, de la résilience, de l'espoir», ajoute Bouchra Ouizguen.

Le corps comme archive vivante est devenu un couplet contemporain. Cette notion innerve la performance *Models Never Talk*, conçue par Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera. Parce qu'il «voudrait remplacer le corps ou cœur de sa réflexion sur un musée de la mode», il a créé cette collection vivante de sept mannequins de plus de 50 ans qui ont été les muses de couturiers. «Ce sont quasiment des trésors nationaux vivants, affirme-t-il. Leur corps porte la marque d'un style. Rien que la manière de défilier avec telle ou telle tenue a métamorphosé la façon de se comporter de ces femmes. Axelle Doué, qui a travaillé avec M^{me} Grey, a vu sa démarche se transformer à cause du poids du tissu qui lui tombait sur les pieds.»

Pour extraire cette mémoire tautouée en chacune, Saillard leur a demandé de retrouver les gestes précis liés au port d'une robe emblématique et de la raconter en même temps. Cette pantomime fait surgir une silhouette fantôme que le récit rend palpable. Un patrimoine immatériel à saisir l'espace d'un soir. ■

ROSITA BOISSEAU

Lav Diaz étire le temps

«Les Très Riches Heures» offre une rétrospective inédite du cinéaste philippin

Est si la principale conquête encore à faire dans nos sociétés postindustrielles était celle du temps ? C'est la question que pose indirectement l'œuvre du cinéaste philippin Lav Diaz, né en 1958 sous le règne de Ferdinand Marcos, réunie pour la première fois en France dans la rétrospective «Les Très Riches Heures» que le Jeu de Paume lui consacre du 3 novembre au 5 décembre.

Cette figure importante, récompensée dans les grands festivals internationaux (Léopard d'Or à Locarno en 2014 pour *From What Is Before*), n'avait jusqu'alors jamais connu d'exploitation en salle en raison de la durée hyperbolique de ses films – la plupart entre six et dix heures. Des heures impossibles à caser, objectera-t-on, dans nos existences pressées et impatientes, et donc vouées à rester inconnues du grand public. Mais c'est précisément sur ce pacte que se fonde le cinéma de Lav Diaz : offrir d'interrompre le flux aveugle de nos vies pour lui substituer un autre rythme, une autre respiration, un espace unique, à la fois concret et mystérieux, où le spectateur, pour une fois, ne ferait pas que passer, mais qu'il pourrait habiter pleinement. Ici, le temps ne se trouve pas, il se crée.

Cette temporalité si ample se déploie selon le double tracé de la méditation esthétique et de la réflexion historique, sans que l'une n'empêche ou ne prévale sur l'autre. L'histoire politique et naturelle récente des Philippines – marquée par la loi martiale, la répression des luttes révolutionnaires et les typhons qui ravagent régulièrement les côtes du pays – se répercute à l'échelle d'existences individuelles, dans des mélodramas témoins (*Florentina Hubaldo*, CTE, 2012) parfois ténébreux (*Melancholia*, 2008), étendus par de vastes perspectives (*Evolution of a Filipino Family*, 2004) et hautes par

des figures dostoïevskiennes – de Rastkoïnikov (*Noire, la fin de l'histoire*, 2013) au prince Mychkin (*Hieronymus, Book One: The Legend of the Liard Princess*, 2006). Au fil des films, le cinéaste conjure les multiples résurgences du fascisme, celles du régime militaire comme de l'occupation coloniale, en plongeant au niveau de l'adversité ordinaire qui frappe le peuple philippin (ouvriers, paysans, villageois, étudiants, artistes, proscrits, marginalisés), dans un fascinant alliage de sérénité et de magnétisme tellurique, d'exhalation climatique et de crispation latente.

Moduler la temporalité

Lav Diaz est le roi du plan-séquence à plusieurs vitesses, traversé par ce que le cinéaste russe Andreï Tarkovski (1932-1986) appelait «la pression du temps». Et il faut bien en revenir aux Russes pour dire le souffle qui soulève chacune de ses images, un souffle jamais monumental, mais sachant relier l'intime et sa douleur contingente, aux diverses grandeurs qui l'enourent.

Le noir et blanc, caractéristique, n'agit pas comme filtre esthétique, mais accentue la sensation matérielle du monde filmé, comme si la soie des peaux et la profondeur charbonneuse des mûts avaient été sculptées sur un même bloc de granit. Rien de plombant ni de monolithique pour autant, car ce cinéma ne cesse de moduler sa luminosité comme sa temporalité. D'ailleurs, tout semble se résoudre ici dans l'élément liquide, cette humidité omniprésente qui infiltre chaque parcelle du plan : torrentielle comme les crues (*Storm Children*, 2014), diluvienne comme les averse, ou calme comme le cours d'un fleuve, c'est l'eau et son imperturbable écoulement qui impulsent la véritable mesure du temps. ■

MATHIEU MACHERET

AUTOMNE-HIVER 2015-2016

• NADIA FUGRE / NICHASIM DIT KHATHI / THÉRÈSE BALASSE / PIERRE HENRY / MARCATEL COU
• PROGRAMME NIM SE FEINGS / J. FLORENCE / MICHELLE FRANÇOIS / GU SEPIE / CHRO
• BARBARA MATHIEU / IVAN MAURICIO / NADINE / THEATRE OF ORKHOUMA / ARTHUR
• LEONORE BURGER / ALISSAN BROS / EUROPE / CONSUELO RIZZI
• FORTIATION / ANTOINETTE COLIN / BEATRICE / MATHIEU BOISSY / VOYAGEUR / MATHIEU
• CAMILLE BOITTE / PASCAL EL GORR / ANTHELIE BOITTE / DANIEL JACQUET
• HANU DRAÏE / BERNARD LÉAL / MICHELLE LÉAL

PRINTEMPS 2016

• DUSYAN HIG / LA DROUË / THIBO / MOÏNE / ROSENSTEIN / CLAUD PROUSTE LALO
• HANU DRAÏE / GREGOIRE / JOURNÉE INTERNATIONALE ALI AGHI



Rejoignez-nous samedi 19 septembre pour une «ouverture de saison» particulière, des visites du Théâtre (à partir de 15h), une table-ronde (à 17h) sur la situation de l'art, de la pensée et de la culture aujourd'hui, et quelques impromptus artistiques.

THÉÂTRE DE LA CÔTE INTERNATIONALE
THÉÂTRE DE LA CÔTE INTERNATIONALE

17, bd Jourdan 75014 Paris • réservation 01 43 13 50 50 • tarifs de 7 à 22 € • www.theatredeclairc.fr

La Commune
Alain Badiou, Jérôme Bel,
Irene Bonnaud,
Jonathan Châtel, **15**
Laurent Chétouane,
Olivier Coulon-Jablonska,
Tim Etchells,
Rodrigo Garcia,
Gabriel Garran,
Victor Gauthier-Martin,
Bérangère Jannelle,
Maxime Kurvers,
Les Encombrants,
Madeleine Louarn,
Marie-José Malis,
Bruno Meyssat, **16**
Fausto Paravidino,
Rimini Protokoll,
Nicolas Stemann
Aubervilliers
la-commune-aubervilliers.fr
+33 (0)1 48 33 16 16

Vogue.com – 10 septembre 2015

Olivier Saillard Presents *Models Never Talk*: Featuring Legendary YSL Muse Amalia Vairelli and Other French Beauties



SEPTEMBER 10, 2014 6:26 PM
by LYNN YAEGER

Giving voice to beauty: Parisian bad-boy curator **Olivier Saillard**'s presentation *Models Never Talk* on Monday was a stunning exploration of movement and memory, gathering iconic fashion models to tell their tales of working with—and wearing the creations of—the greatest French couturiers. See our exclusive video from the performance at New York Fashion Week.

Olivier Saillard's Models Never Talk was co-presented by the French Institute Alliance Française (FIAF), MADE Fashion Week, and Milk Studios as part of FIAF's Crossing the Line festival.

FOCUS
PAUSE
NOSTALGIE

Elles se
prénomment
Amalia,

Axelle, Charlotte
ou Violeta. Hier,
ces mannequins
vedettes des
années 70 et 80
incarnaient
l'émancipation de
la mode parisienne.
Aujourd'hui,
elles reviennent,
à l'initiative d'Olivier
Saillard, sur la scène
du Centre national
de la danse, à
Pantin, pour défilé
du 7 au 15 octobre
dans le cadre du
Festival d'automne
à Paris. Poses
et démarches,
mots choisis et
souvenirs : toute
une chorégraphie
qui retrace une
époque clé de la
création
contemporaine.

F. M.-B.

« Models Never
Talk », par
Olivier Saillard
(01.41.83.98.98 ;
www.cnd.fr).



OLIVIER SAILLARD

Madame Figaro - 25/26 septembre



Magportfolio

**BOUCHRA
JARRAR,**
créatrice de mode
- LES HOMMES ET LES
FEMMES PASSIONNÉS PAR
LEUR MÉTIER VUS PAR
PARTICULIÈREMENT CE LA
QU'IL NE SE REGARDENT PAS
LE NOMBRE, MAIS
QU'IL RESTENT OUVERTS
À LA CULTURE ET AU MONDE. *

Bouchra Jarrar (à gauche)
Plus de détails à droite, Chloé, Sophie, L'Éclaircie,
Sopwell, Royal Meritout et Marianne Hicoustan

Magportfolio

BOUCHRA JARRAR AIME...

OLIVIER SAILLARD
HISTORIEN DE LA MODE ET DIRECTEUR DU PALAIS GALIERA
 « Je l'ai connu par l'intermédiaire de son compagnon, Gaël Mammi, l'un de mes plus grands amis, archiviste chez Balenciaga. J'ai eu un coup de foudre pour Olivier. Il est tellement brillant ! Nous avons la même sensibilité artistique, on peut parler des heures d'Azzeine Alaïa, de Rei Kawakubo ou de Martin Margiela. J'aime cette passion qu'il anime quand il monte des expositions de mode pour le grand public, cette envie de sortir du microcosme. Il m'a encouragé avec tact lors de ma première collection, en me disant : "J'aime profondément ce que tu fais. Tu es une auteure - pas une suiveuse ni une copieuse. Alors vas-y !" »
 www.kamelmenmour.com

VÉRONIQUE NICHANIAN
DIRECTRICE ARTISTIQUE DE L'UNIVERS MASCULIN HERMÈS
 « Avec Rei Kawakubo, elle est l'une de mes créatrices préférées. Je regarde ce qu'elle fait depuis toujours. J'aime sa constance, sa vision et le fait qu'elle a dépassé l'idée même de mode pour instaurer un chic intemporel. J'adore la passion qu'elle met dans son travail, sans esbroufe, avec un côté structuré et souple à la fois. Je la rejoins sur cet amour qu'elle porte à la matière, point central de l'édition d'une collection. »

FRÉDÉRIC SANCHEZ
 « Notre histoire est précieuse. Nous avons un rapport privilégié. Un vrai dialogue s'est instauré, facilité par le fil directeur de ses collections. J'aime sa sensibilité, sa poésie, sa détermination. Bouchra m'inspire, elle est comme une musique de film, un parfum. »
OLIVIER SAILLARD
 « J'aime son exigence et sa pédagogie. Ses collections sont toujours très bien réalisées. Elle est comme un tailleur pour dame. Dernière fois volontaire de lui qui la caractérise, c'est aussi une fille qui aime la vie, qui danse et qui rit. Chaque été, j'embarque à la fois une femme des tulipes, aux autos lampo-neuses, j'adore lui remettre des éternités ! »



PHOTOS ESTASHTEN AGNETTI



JEAN PAUL GAULTIER AIME...

JEAN-PAUL LESPAIGNARD
CRÉATEUR DE MODE
 « J'ai aimé ce contraste incroyable entre la force que dégagent ses collections et son caractère doux et réservé. »
 www.jeanpaulgaultier.com

IRIS VAN HERPEN
 « Elle fait un travail magnifique, très inventif et créatif. Elle expérimente la recherche en couture en explorant tous les terrains possibles et en poussant à l'extrême les nouvelles technologies. Je l'ai rencontrée il y a peu de temps, et découvert, derrière une personnalité que je pensais très assurée, quelqu'un de fragile et humble. J'ai aimé ce contraste incroyablement forcé que dégageait sa collection et son caractère doux et réservé. »
 www.jeanpaulgaultier.com

JEAN-PAUL LESPAIGNARD
 « Depuis tout petit, je veux être de la mode, et j'ai grandi avec Jean Paul Gaultier. Il était l'exemple à suivre. J'admire la façon qu'il a eue d'emballer la culture populaire, de montrer la mixité et la différence. Cela n'existe plus aujourd'hui. »
IRIS VAN HERPEN
 « Il représente une inspiration majeure pour moi. Sa force de créativité, sa liberté de pensée, la minutie de sa couture sont incroyables. Il a réussi à maintenir une cohésion dans son travail, ce qui n'est pas évident dans ce monde qui évolue constamment. »
SIMON PORTE JACQUEMUS
 « La mode, ce n'est pas que les vêtements, c'est aussi l'esprit de celui qui les crée. C'est pour cela que j'aime Jean Paul Gaultier. Nous nous sommes croisés récemment à un concert et je lui ai dit que je fétidais grâce à lui que j'avais voulu faire ce métier. »

JEAN PAUL GAULTIER VU PAR...

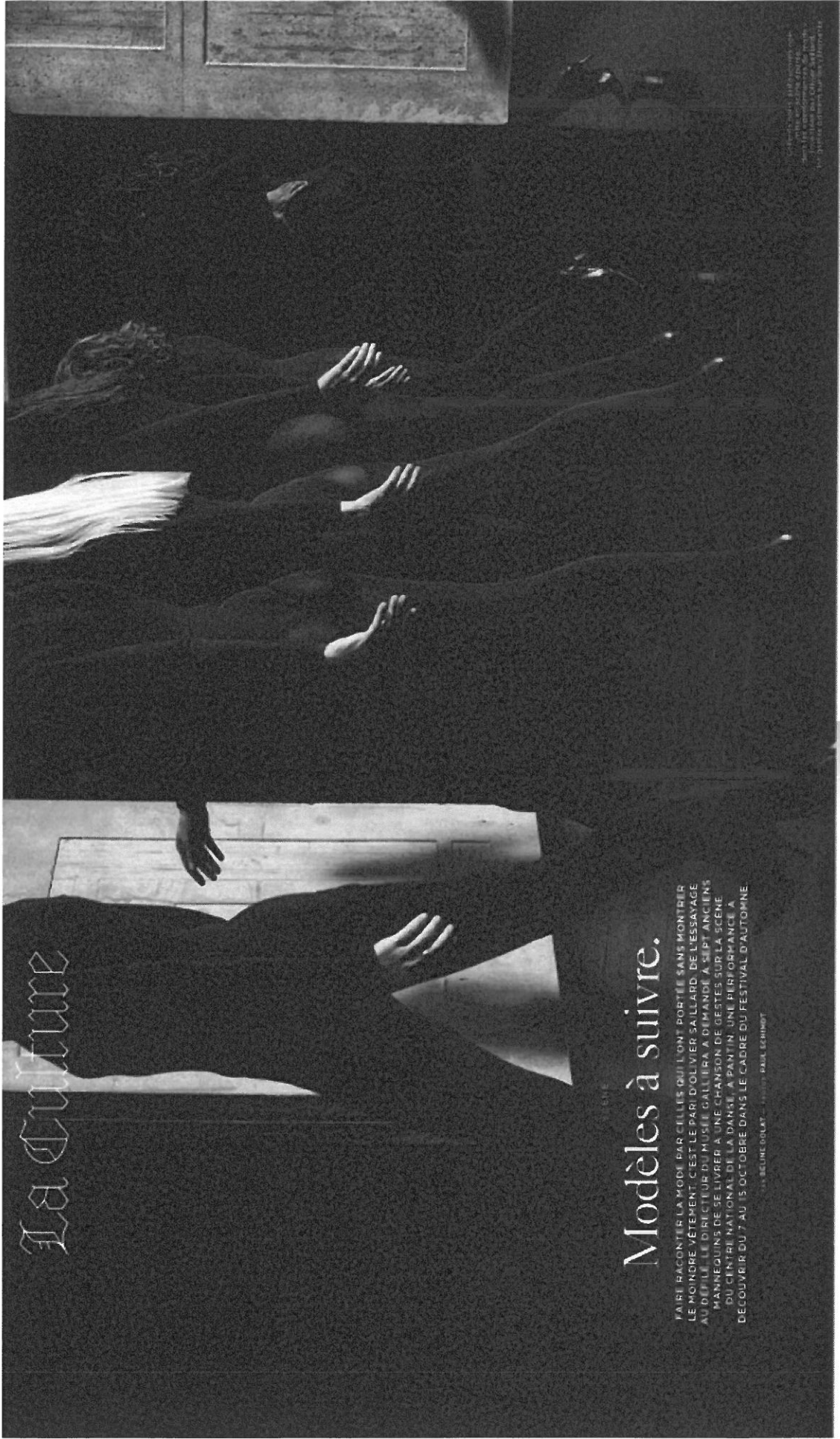
BOUCHRA JARRAR
 « Je me souviens de son premier défilé. Il avait décidé de le faire dans la rue, avenue Montaigne, en même temps que se déroulait la Vogue Fashion Night Out. J'avais admiré cet opportunisme bien senti, cette audace propre à la jeunesse. Lui-même est très sympathique, franc, il ne fait pas semblant. J'aime ses collections fraîches, plénières d'humour, qui mettent en scène des jeunes filles à la plage, en vacances dans le Sud... Et je trouve son prêt-à-porter automne-hiver vraiment réussi. Il est allé un cran plus haut, cette fois. »
 jacquemus.com

FRÉDÉRIC SANCHEZ
 « Il conçoit les bandes sonores de mes défilés. Nous avons croisé nos univers artistiques avec beaucoup de douceur et de fluidité. Je n'imaginais pas, derrière son personnage plutôt réservé, l'immense poésie qu'il a en lui. Il m'inspire énormément et je trouve merveilleux qu'il s'exprime aussi à travers ses photos et ses vidéos. Il a aussi effectué un travail sublime comme commissaire de l'exposition Gainsbourg à la Cité de la musique, en 2008. Il voit les choses sans hiérarchie, seule la dimension artistique l'intéresse. Récemment, il m'a dit qu'il aimait travailler avec les femmes créatrices, et il m'a citée aux côtés de Miuccia Prada et de Rei Kawakubo... »
 fredericsanchez.com

KAMEL MENNOUR GALERIE

« J'admire son histoire, son parcours, la façon qu'il a eue de lui-même de

M Le Monde - 26 septembre 2015



La Culture

Modèles à suivre.

FAIRE RACONTER LA MODE PAR CELLES QUI L'ONT PORTÉE SANS MONTRER LE MOINDRE VÊTEMENT, C'EST LE PARI D'OLIVIER SAILLARD, DE L'ESSAYAGE AU DÉPILÉ. LE DIRECTEUR DU MUSÉE GALLIÉRI A DEMANDÉ À SEPT ANCIENS MANNEQUINS DE SE LIVRER À UNE CHANSON DE GESTES SUR LA SCÈNE DU CIMETIÈRE NATIONAL DE LA DAME À PANTIN, UNE PÉRIFORMANCE. DÉCOUVRIR DU 7 AU 13 OCTOBRE DANS LE CADRE DU FESTIVAL D'AUTOMNE.

PAR BELINDA DOLY - PHOTO: PAUL LEHNING

© 2015 M Le Monde. Tous droits réservés. Toute réimpression est interdite. Toute réimpression est interdite. Toute réimpression est interdite.

A

VEC "MODELS NEVER TALK", donné au Centre national de la danse (CND), à Pantin, pendant le Festival d'automne. Olivier Saillard fête ses dix ans de performance artistique. Dix ans qu'il cherche et qu'il écrit sur le vêtement. Mais, aussi loin qu'il s'en souvienne, le directeur du Musée Galliera a toujours eu qu'il assouvît en collectant, archivant, exhumant de ses mains gantées ces «épices» qui racontent l'histoire par l'intime. Ces vies évaporées dont il ne reste que le prosaïque. Des morceaux de bravoure, des chefs-d'œuvre signés, mais aussi des frises anonymes. De cette fascination gentiment mortifère, il a inventé un genre, celui de la performance de mode, et s'est imaginé un deuxième métier. De saison en saison, en «off» des défilés parisiens, Saillard a monté des happenings poétiques, scandant sa prose et distribuant à la volée, hommages et coups de canif («eh, l'industrie du luxe»). Pendant des années, son public s'est limité à celui qu'il s'était choisi. Les esthètes de la mode. Ceux qui s'illuminent à l'évocation d'un plissé soleil. Ceux qui l'aiment d'ombée. Mais, depuis 2012, le cercle s'est agrandi. L'homme aux pantalons «feu au plancher» et sa troupe - car il n'officialise pas seul - se collent au goût d'un public plus large, celui du Festival d'automne. Un

public pas toujours sensible à la beauté d'un cuir embossé mais amateur d'art et d'avant-garde. Après deux spectacles remarqués avec la comédienne Tilda Swinton, il a de nouveau fait appel à celles qui le suivent depuis ses débuts. Sa drôle de troupe constituée de mannequins des glorieuses années 1980 : Violeta Sanchez, Avelle Doué, Charlotte Flossaut, Claudia Hudobro auxquelles sont venues s'ajouter Anne Rohart, Amalia Vairelli et Christine Bergström. Modèles Never Talk, leur dernière création, a été montrée une première fois à New York en septembre 2014. C'est une version augmentée qui sera donnée au CND. «J'aime bien le mot "modèle" pour désigner les mannequins. Comme les modèles des peintres, elles travaillent aux côtés des créateurs. Elles occupent une place centrale dans l'histoire de la mode», explique Saillard. Des modèles que l'on a vu défilé, altières et muettes, à qui il donne la parole. «Elles possèdent ce qu'un musée ne pourra jamais stocker. La manière vivante, les gestes»

LE PROJET. SOUVENIRS DE VÊTEMENTS DE CRÉATEURS racontés et mimés par celles qui les ont portés, illustre la passion retrospective de son metteur en scène pour la mode. «Cette performance est une réaction à aujourd'hui. A une époque de surproduction qui, dans la profusion, a tué la créativité. Depuis les années 1990, peu de choses importantes ont émergé alors que les années 1980, elles, avaient été prolifiques.» Les visages ont changé. La démarche est moins guerrière, la silhouette, moulée dans un justaucorps noir, parfois fragile, mais la grâce et les souvenirs sont intacts. «J'ai eu la chance de faire la pose pour Madame Gres au début de ma carrière», récite Avelle Doué. Mimant le geste de la créatrice coupant l'ourlet sur la robe qu'elle vient de passer, puis la démarcure singulière imposée par la densité de l'étoffe. Une scène plus tard, Violeta Sanchez et Amalia Vairelli reproduisent les gestes d'une séance photo en Yves Saint Laurent pour Helmut Newton. Charlotte Flossaut et Claudia Hudobro miment et décrivent un costume de garçon signé Yohji Yamamoto. «Lors de nos premières discussions, Olivier lançait des mots comme "blanc" pour faire ressortir nos souvenirs», raconte Christine Bergström. «Jamais je n'aurais pensé me rappeler les vêtements aussi précisément après tant d'années.» «On se souvient ensemble, et Olivier garde ce qu'il veut», explique Claudia Hudobro. «Depuis dix ans, ce qui nous intéresse, c'est le geste plutôt que le vêtement. Comme pour cette performance conçue autour de robes imaginaires données au Palais de Tokyo en 2012.» Rien à montrer, pas une veste, un corsage, une robe de créateur, rien à vendre non plus après le spectacle. Ni livre, ni DVD, ni clips, ni mug.

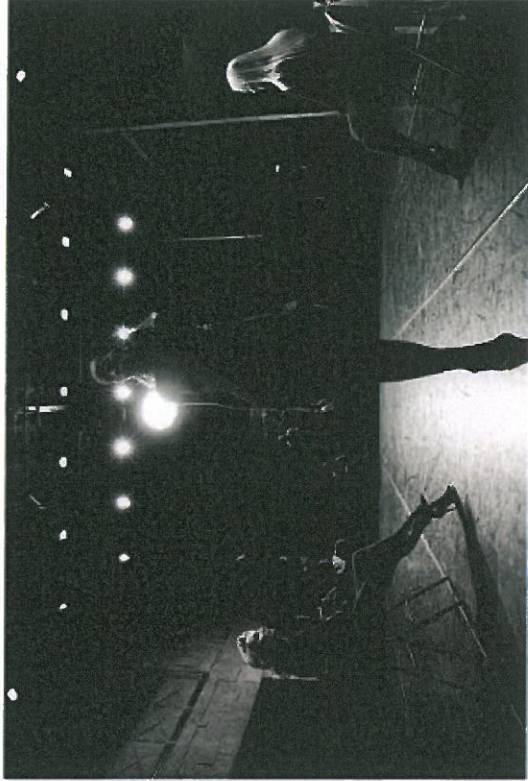
Olivier Saillard travaille à l'économie pour garder une certaine liberté. Et rêve d'un créateur qui aurait tout à donner. «C'est peut-être dans ce domaine que la mode a encore des choses à inventer.» La réussite de l'opération tient dans l'indiscrète. Olivier Saillard vient cueillir le spectateur sur un territoire qui n'a pas grand-chose à voir avec la mode. Pendant cinquante-cinq minutes, il convoque en creux le souvenir du poids des vêtements et du temps qui passe sur les corps. «Mon territoire d'expression est lié à mon activité au musée, à ma réflexion sur le temps», analyse-t-il. La suite logique voudrait qu'il poursuive sa recherche sur le corps, le geste, le mouvement... et cesse de se cacher derrière ses jolis froufrous. Qu'il passe du côté noble de l'art en somme... Mais non. Saillard ne remue rien de sa position originelle. Et continue pour le plaisir, d'égriainer tel un chapelier, et avec la précision d'un professeur de phonétique, la liste de ceux qu'il admire : Azzedine Alaïa, Yohji Yamamoto, Christian Lacroix, Jean Paul Gaultier, Madame Grès, Thierry Mugler, Rei Kawakubo, Sonia Rykiel, Claude Montana, Martin Margiela... **Q**

MODEL NEVER TALK, D'OLIVIER SAILLARD AU CENTRE NATIONAL DE LA DANSE, 1 RUE VICTOR-HUGO, PANTIN (SEINE-S) LE 10 OCTOBRE 2015 À 20H. BILLET À 10€ (BILLET À 15€ WWW.FESTIVAL-AUTOMNE.COM)

Sur iPad et sur l'application n-le-mag, découvrez des contenus exclusifs.



Sur iPad et sur l'application n-le-mag, découvrez des contenus exclusifs.



Vanity Fair – octobre 2015

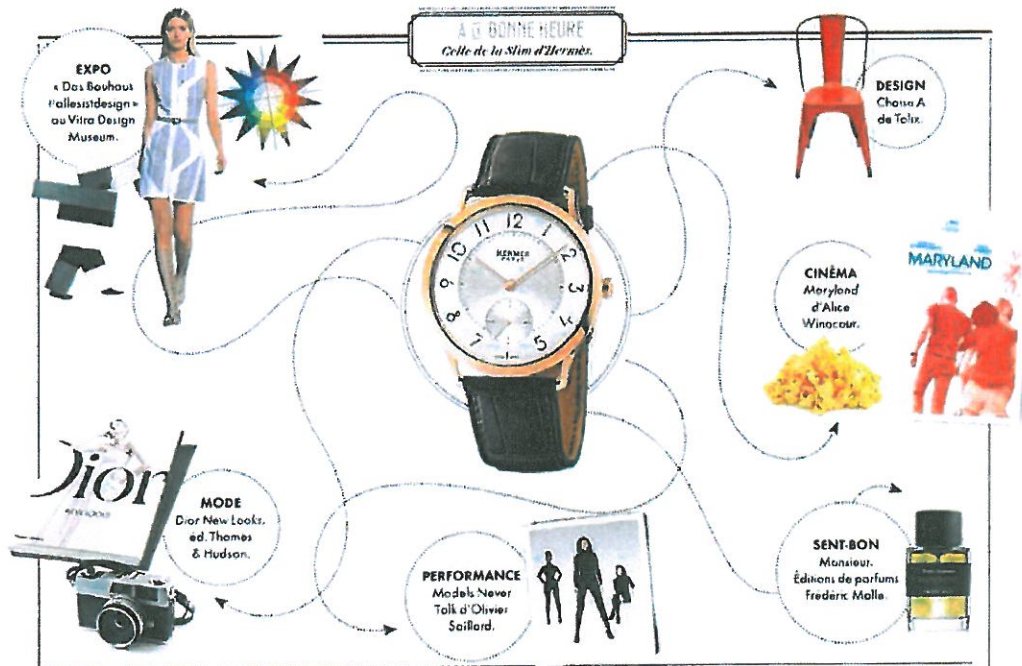
VANITY CASE ART DE VIVRE

LE TEMPS DE...

...se balader, aller voir une expo, un film, une performance, se parfumer, donner l'heure... Prendre le temps de vivre, quoi!

De la simplicité: c'est le credo de l'automne 2015. La simplicité, c'est celle du mouvement Bauhaus, auquel le Vitra Design Museum consacre une monumentale rétrospective rendue possible grâce au soutien d'Hugo Boss, ou celle encore de la Chaise A, 80 ans cette année, totem de l'esthétique industrielle et 100 % française. Ce sens de la ligne hexagonale, c'est celui de Dior, et du dialogue tissé depuis 1947 avec la fine fleur des photographes de mode, saga visuelle à explorer dans *Dior New Looks* (Thames & Hudson). Mais la simplicité n'exclut pas la complexité: celles des sentiments ambigus liant **Diane Kruger** et **Matthias Schonhaerts**

dans *Maryland*, thriller psy et vénéneux signé **Alice Winocour** (sortie le 30 septembre), et celle des accords de Monsieur, le nouveau masculin des Editions de parfums **Frédéric Malle** imaginé par **Bruno Jovanovic**. Une formule sursaturée de patchouli, pendant olfactif des empreintes mémorielles explorées par **Olivier Saillard** dans sa performance mode Models Never Talk, temps fort de la Fashion Week parisienne au Centre national de la danse (du 7 au 15 octobre). De l'épure et du mouvement? L'impératif est résumé par la montre **Slim** d'Hermès, calibre extra-plat et lignes bluffantes de sobriété. Pile poil dans l'air du temps. — PIERRE GROPPD



TELEX TELEY

UPDATEZ VOS ADRESSES

- ❶ Première collection en nom propre, premier e-shop et première boutique pour **Vanessa Seward** (10, rue d'Alger, Paris 1^{er}, vanessaseward.com).
- ❷ Le **PAD Art+Design** se tiendra à Londres du 14 au 18 octobre. L'occasion de faire une pause au Thomas's, le café ouvert par **Burberry** au cœur de son *flagship* (121, Regent Street).
- ❸ Dans le Marais, la marque japonaise **pos de colois**, fondée en 1998, s'installe enfin en France (15, rue de Poitou, Paris III^e).
- ❹ La galerie de bijoux de créateurs **WHITE BIRD** a un nouvel écrin (7, boulevard des Filles-du-Calvaire, Paris III^e). — BÉNÉDICTE BURGOLF

LA PERFORMANCE : *Models never talk*

C

ette année, c'est à d'anciennes grandes mannequins qu'Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera, s'est adressé pour incarner ses rêves de robes. Sur la scène, Christine Bergstrom, Axelle Doué, Charlotte Flossaut, Claudia Huidobro, Anne Rohart, Violeta Sanchez, Amalia Vairelli racontent chacune un souvenir de modèle porté pour un grand couturier, mots et gestes d'une belle sensualité sur fond de décor façon backstage.

Après son *Cloakroom* à l'automne dernier, étonnante performance en collaboration avec Tilda Swinton, ce nouveau spectacle conçu par un authentique amoureux du vêtement rend une fois encore à la mode sa dimension poétique, culturelle et intime.

(18) *Models never talk*, d'Olivier Saillard, du 7 au 15 octobre au CND, Centre d'art pour la femme, festival-automne.com



La Terrasse – octobre 2015

CENTRE NATIONAL DE LA DANSE
CONCEPTION **OLIVIER SAILLARD**

MODELS NEVER TALK

Le brillant Olivier Saillard ne fait pas que parler mode : il fait parler les autres, leur subjectivité et leur langage corporel.

Cette performance donnée pour la première fois l'année dernière à New York conforte Olivier Saillard dans sa position de créateur. Lui qui côtoie les milieux de la mode depuis si longtemps en tant qu'historien, auteur et commissaire d'exposition – et aujourd'hui directeur du Musée de la Mode de la ville de Paris, le Palais



© Giovanni Bianchi

Les mannequins d'Olivier Saillard sortent de leurs poses.

Galliera – s'est également engagé dans un travail scénique mettant en jeu bien différemment ses axes de travail. Si les Alaïa, Lacroix, Rykiel n'ont plus de secret pour lui, il a préféré mettre en scène ceux qui ne parlent jamais, à savoir les mannequins. Ici, la parole prend sa source dans les réminiscences du corps, dans le souvenir d'une robe, d'une étoffe, d'une posture. On entre dans la performance comme dans les coulisses d'un défilé ou d'une séance photo, où le casting 100 % féminin se dévoile sous un autre jour, fait de sensations et d'intimité.

N. Yokel

Centre National de la Danse, 1 rue Victor-Hugo, 93500 Pantin. Du 7 au 15 octobre 2015 à 20h30, relâche samedi, dimanche et lundi. Tél. 01 53 45 17 17.

PARTENARIATS, CONTACTEZ-NOUS / 01 53 02 06 60 OU LA.TERRASSE@WANADOO.FR

Supplément gratuit à Libération, ne pas jeter sur la voie publique.

Libération

Vendredi 2 octobre 2015

La danse à tous les temps

Le CND présente cet automne un programme qui donne la part belle à l'histoire de la chorégraphie, avec une reprise sur les toits de Pantin du mythique «Roof Piece» de Trisha Brown. Et établit des passerelles vers le milieu de la mode.

Modèle: Never Talk d'Olivier Saillard. PHOTO GIOVANNI GUANCONI

Supplément réalisé en partenariat avec: **LE CND**

ESPOIRS CONVERGENTS

A l'étranger, son nom ne provoque qu'un silence interloqué. En France, il évoque avant tout le souvenir d'un bâtiment morne, aussi accueillant qu'un ciel normand. Le Centre national de la danse de Pantin, créé en 1998 pour devenir le wagon de tête du dynamisme chorégraphique, est longtemps resté au point mort. Pas étonnant, donc, qu'autant d'espoirs convergent aujourd'hui vers la chorégraphe Mathilde Monnier, nommée fin 2013 à la tête de l'institution et dont la première qualité est d'être lucide sur le taux de sérotonine du milieu de la danse (déficit de production pour les chorégraphes, manque cruel de lieux de répétitions en Ile-de-France, défaut de visibilité...). Remède proposé? Envisager le CND davantage comme un espace de fabrique que comme un lieu de diffusion classique. Plus de créations, des durées d'exploitation (un peu) allongées, des rétrospectives de chorégraphes contemporains, des rendez-vous diversifiés (sous forme de laboratoires ouverts ou de conférences dansées) un souci flagrant de visibilité (des partenariats inattendus, avec le Musée de la mode de Paris entre autres), mais aussi de lisibilité (une saison thématisée en trois volets - le premier, «REVUE», se focalisant autour de la mémoire et des archives). De quoi laisser croire en un rayonnement nouveau, qui s'étend déjà à l'international.
ÈVE BEAUVALLÉ



REFLETS

La littérature et les arts visuels n'ont plus l'apanage du récit autobiographique. Les danseurs et chorégraphes sont de plus en plus nombreux à mettre en scène leurs «mémoires». La preuve en trois spectacles cet automne.

Par
ÈVE BEAUVALLET

À première vue, ça ressemblerait à du stand up : une femme débarque sur scène, micro HF greffé à l'oreille, pour raconter différentes anecdotes de sa vie sous l'œil attendri et amusé du public. Pourtant, nous ne sommes pas dans la salle du Jarmel Comedy Club, mais dans celle du Palais Garnier, à l'Opéra de Paris. A bien y regarder, pas vraiment de *punchlines*, ni de vannes dégainées à la mitraille, mais un témoignage brut, débité sur un ton neutre. C'est l'histoire d'une danseuse proche de la retraite, sujet dans le corps de ballet de l'Opéra de Paris, qui pose un regard rétrospectif et subjectif sur sa carrière dans cette institution. C'est simple et beau. Elle parle de sa ressemblance avec Isabelle Huppert, de la réalisation de soi et des rêves inaccomplis. Elle exécute parfois les gestes du passé. Le spectacle, comme la danseuse sur scène, s'appelle *Veronique Doisneau*. Il a été créé en 2004 par le chorégraphe Jérôme Bel et serait à l'origine d'une tendance notable de la scène chorégraphi-



Miguel Gutierrez (à droite). Sa nouvelle pièce est innervée par son passé de militant queer.
PHOTO ERIC MCNATT

Les chorégraphes dans l'ère du je



Eszter Salamon, dans sa pièce Melodrama.
PHOTO ALAIN ROUX

que actuelle: le récit de soi, à la première personne, par un danseur. En tout cas, c'est l'analyse que propose Frédéric Poullaude, maître de conférence en philosophie de l'art et de la danse à l'université Paris-Sorbonne: «Après ce spectacle, on observe une "déferlante" de pièces biographiques ou autobiographiques (la frontière est trouble dans le cas de Véronique Doisneau) au point de créer un épuisement aujourd'hui.» «Épuisement» ça se discute, mais disons que depuis une dizaine d'années, en effet, les projets se multiplient. Qu'ils tiennent vers le monologue documentaire (comme ceux de Jérôme Bel), vers l'autofiction (une sorte de détournement fictif de l'autobiographie, comme en propose dans l'art contemporain la célèbre Cindy Sherman) ou vers le stand-up alternatif (dans la lignée du «comique» américain Andy Kaufman) — un genre que le centre Pompidou mettait en lumière au printemps dernier dans son cycle «Stand up pour montrer comment les artistes plasticiens ou chorégraphes puisent dans ces codes pour livrer une réflexion sur la représentation de soi».

Années 80.

Nouveau? Evidemment, concernant la littérature et les arts visuels, la question ne se pose même pas. «Depuis les Vies de Vasari [au XVI^e siècle, ndr], l'histoire de l'art s'est écrite principalement comme une succession d'œuvres et de vies d'artistes», rappelle Jean-François Chevrier dans *Formes autobiographiques* (Hazan, 2015). Concernant les arts vivants, en revanche, la tradition est moins longue. «Il faut rappeler le travail des performers américains des années 60 comme Yvonne Rainer», insiste la chorégraphe Eszter Salamon. En effet, certains performers avaient déjà fait du sujet (moi, artiste)

l'objet de jeux identitaires labyrinthiques, d'énigmes autour du «acte autobiographique». Mais, passé les années 1980, les projets sont rares, voire inexistant, sur la scène française. On trouve généralement du stand-up, donc, un genre circonscrit au registre comique, ou des fictions théâtrales type *Le Roman d'un acteur*, de Philippe Caubère, qui interprète différents personnages croisés au cours de son existence. «Or, ce qui a frappé avec Véronique Doisneau, poursuit Frédéric Poullaude, c'est l'absence totale de fiction: une sorte de degré zéro de la représentation, une littéralité totale.»

Il n'y a aucun hasard à ce que l'autobiographie (ou plutôt «l'autoprésentation», quitte à être chichiteux) séduise les danseurs et chorégraphes précisément aujourd'hui. L'explication principale est d'ordre générationnel. Elle concerne le rapport singulier que le milieu chorégraphique entretient avec sa propre histoire. Depuis les années 1990, on assiste en effet à un boom mémoriel dans la danse. Fin de la période *tabula rasa* des années 1980, disparition des grands maîtres (Dominique Bagouet, plus tard Odile Duboc, puis Merce Cunningham et Pina Bausch), diffusion du patrimoine à l'international via l'apparition des plateformes web... «Il y eut un besoin très fort de s'emparer de l'histoire, de réfléchir sur ses propres pratiques», commente encore Frédéric Poullaude. Du coup, dès qu'il est question de proposer une biographie sur scène, c'est la biographie d'un danseur ou d'un chorégraphe. Dès qu'il y a présence d'un document, il concerne un pan souvent méconnu de l'histoire de la danse. C'est frappant. Comme si, confrontés à l'oubli inhérent à leur discipline, à son manque de visibilité et de médiatisation, les danseurs avaient voulu prendre en

charge eux-mêmes le discours sur leur art. «Objectivité» scientifique en moins, créativité en plus.

Cet automne, au Centre national de la danse, trois projets s'annoncent ainsi comme des plans de coupe ou des réécritures subjectives de l'histoire. Celle de la danse moderne américaine dans *Monument 0.1 Valda and Gus* d'Eszter Salamon. Celle des mannequins des grandes maisons de couture des années 1980-90 dans *Models Never Talk* d'Olivier Saillard. Celle du statut d'artiste-chorégraphe dans le New York actuel dans *The Age & Beauty Series* de Miguel Gutierrez. Ce dernier, figure phare de la scène alternative new-yorkaise, présente une trilogie en forme de bilan de carrière. Innervee par son passé de militant queer, *The Age & Beauty Series* met en scène «Miguel Gutierrez comme personnage, comme artiste, comme diva ou comme alien», explique-t-il. «J'ai endossé un temps mon propre personnage, puis je l'ai proposé à d'autres. J'avais vraiment trop l'impression d'être une sorte de Woody Allen.» Dans ce «portrait de l'artiste en jeune homme vieillissant», pour lequel il réunit sur le plateau une petite communauté de corps «marginiaux» et mêle les sources les plus diverses (dont les discussions avec son administrateur, secrètement enregistrées), Miguel Gutierrez entend parler de ses rêves de gloire et de compromission, des liens complexes entre artiste et marché, de la place centrale de l'argent et de cet épuisant combat pour la reconnaissance qui le persuade aujourd'hui de «prendre un putain de break».

Interrogé sur son goût pour l'autofiction, il répond en citant l'auteur et artiste français, suicidé en 2007, Edouard Levé. Référence évidente a priori: un des volets de *The Age & Beauty Series* est

sous-titré «notes suicidaires». «I had read this fucking book, *Autoportrait...*, J'ai vraiment détesté: c'est très français, trop nihiliste, pas du tout queer pour le coup», commente-t-il. Dans le queer, il y a toujours une dimension de joie et de jeu qui te préserve de ce genre de dérive. Cela dit, je ne peux pas dire que ça ne m'a pas marqué.»

Points aveuglés

«Je viens d'une discipline, danse traditionnelle hongroise, puis ballet classique, où aucune place n'était laissée à la parole», explique de son côté Eszter Salamon. Or, il me semblait problématique que l'histoire des danseurs et en particulier des danseuses, puisqu'on catégorise beaucoup leurs corps, reste muette. Cette artiste hongroise, passionnée par les frontières troubles entre documentaire et fiction, a fait parler d'elle en s'inventant des identités imaginaires. En témoin de l'exposition *Eszter Salamon 1949* présentée à l'automne dernier au Jeu de paume, dans laquelle elle présentait une de ses homonymes rencontrée en Hongrie. Aujourd'hui associée au Centre national de la danse, Eszter Salamon développe un projet en plusieurs volets autour du «monument». Notion liée à une «vision positiviste de l'histoire» dont elle entend prendre le contre-pied. «Je veux construire des animations aux côtés des récits canoniques», explique-t-elle. Je veux raconter ce qui est tu, laissé en hors-champ, à la marge du discours universitaire et médiatique. Dans sa nouvelle création, *Monument 0.1 Valda and Gus*, ces «points aveuglés de l'histoire» ressemblent à deux personnes âgées invitées sur le plateau à transmettre leur histoire. Gus Solomons (75 ans) et Valda Setterfield (81 ans) furent deux des plus grands interprètes de la danse moderne américaine. «En France, on ne les connaît pas du tout», explique Eszter Salamon.

«J'ai endossé un temps mon propre personnage, puis je l'ai proposé à d'autres. J'avais vraiment trop l'impression d'être une sorte de Woody Allen.»

MIGUEL GUTIERREZ qui présente cet automne *The Age & Beauty Series*

mon. Cela m'intéressait de montrer des corps âgés sur scène, c'est-à-dire d'inclure sur le plateau des corps habituellement exclus par l'histoire de la danse. Cette démarche réparatrice est également au cœur de *Models Never Talk*, une pièce à la frontière du documentaire signée par le directeur du Musée de la mode de Paris, Olivier Saillard, dans laquelle sept mannequins à la retraite racontent leur vécu dans les grandes maisons de couture des années 1980-1990. «Je ne veux pas que cela ressemble à du théâtre, on n'est pas là pour juger de leurs qualités d'actrices, elles ne le sont pas», commente-t-il. Je tiens juste à ce qu'elles retrouvent chaque soir l'effet du souvenir. >

Main tendue à la mode

Les chorégraphes vont-ils sauver la mode ? A l'heure de la «fast-fashion», de la surproduction et du règne du présent, les couturiers abandonneraient les questions poétiques liées aux vêtements. Pour mieux les laisser aux chorégraphes, des artistes qu'on aimerait voir encore davantage sur ce terrain. Assis sur une chaise, quelle force occulte nous oblige à croiser les jambes si l'on porte un smocking et à les étaler lorsqu'on porte un jean ? De quelle manière un vêtement influence-t-il notre manière de bouger ? Quel souvenir conserve-t-il de celui qui l'a porté ? Une chemise a-t-elle une mémoire ? Un pouvoir de réanimation ? Inutile de chercher les réponses dans la bouche des créateurs, le milieu de la mode ne s'attarde pas sur ce genre de considérations. Par manque de temps, surtout : parfois six collections par an, pas de résidences de recherche, peu de prix... Les créateurs sont enchaînés à la surproduction et emprisonnés dans le présent.

Le diagnostic ne vient pas de nous. Il est répété de conférences en interviews par le direc-

Alors que les couturiers n'auraient plus le temps de s'interroger sur la mémoire ou le rapport au corps du vêtement, des chorégraphes se saisissent de la question.

teur du Palais Galliera, Musée de la mode de Paris, Olivier Saillard : «*Ça fait au moins vingt ans, par exemple, que je n'ai pas entendu un créateur parler du lien entre vêtement et mouvement, déplore cet esthète respecté des milieux de l'art. Le dernier à l'avoir fait étant Issey Miyake avec "Pleats Please", une collection qu'il a inventée pour une pièce du chorégraphe William Forsythe.*» En 2003, lauréat de la Villa Kujoyama à Kyoto, Olivier Saillard s'était fait une promesse : s'il continuait sa carrière dans la mode, ce serait pour inventer d'autres histoires. En parlant, par exemple, de vêtements da-

vantage que de mode, d'usages que de styles, de passé que de présent, de mythologies plutôt que d'industrie, de corps autant que de textiles. Ses nouveaux alliés, en la matière, seront les chorégraphes. Une petite communauté discrète qu'il importe aujourd'hui dans les réserves de Galliera à la faveur d'un partenariat prévu avec le Centre national de la danse. Sans détours : c'est une entreprise bienvenue. Car il n'y a aucune fatalité à ce que le dialogue entre danse et mode se résume à coller des ballerines trashisées dans les défilés, à filmer des danseurs bien habillés sous des nuages de plumes façon publicités Sanex ou à

monter des collaborations buzzy (Angelin Preljocaj et Azzedine Alaïa, Angelin Preljocaj et Jean Paul Gaultier, etc.) L'histoire a déjà montré des rencontres au sommet - celle du chorégraphe américain Merce Cunningham avec la couturière japonaise Rei Kawakubo restant l'exemple iconique.

Aujourd'hui, une nouvelle garde de chorégraphes contemporains questionne le vêtement de manière créative, sur scène comme sur les podiums. En travaillant sur le fantôme, comme le fit Christian Rizzo, auteur de *100% Polyester*, un ballet de robes sur cintres animées par ventilateur. En accumulant les métamorphoses, comme François Chaignaud dans son solo *Dumy Moyi* (avec le créateur belge Romain Brau). Ou en liant la mode à la question du cannibalisme et de la mort, comme l'avait proposé en 2008 dans une exposition à la Galerie des galeries le chorégraphe Alexandre Roccoli, aujourd'hui un des seuls à travailler davantage pour le milieu de la mode (Rick Owens ou Ann Demeulemeester) ou de la musique (pour le club berlinois Berghain) que pour les scènes traditionnelles.

La matière vive est là mais «pour que les liens se développent vraiment, il faudrait aussi que le milieu de la mode vienne davantage dans les salles, histoire d'élargir sa culture du corps, commente à l'Opéra de Paris Dimitri Chamblas, lui-même créateur de lignes de vêtements liées à la danse («From Stage to Streets», chez Colette, 2015). Il verrait alors que la danse, c'est aussi autre chose que le hip-hop et les tutus.»

Directeur du Palais Galliera, Musée de la mode de Paris, Olivier Saillard présente «Models Never Talk» cet automne au CND.

Hanté par la question du corps, le directeur du Palais Galliera, Musée de la Mode de Paris présente cet automne un spectacle au Centre national de la danse de Pantin, avec lequel il a créé un partenariat. Son désir : inviter des chorégraphes à «réanimer» les vêtements.

Vous êtes historien de la mode et accordez beaucoup d'importance au corps. D'où vous vient cet intérêt ? D'une passion pour le morbide. Je crois. Mon premier geste créatif, ça a été de reporter, en m'attardant sur les faits-divers, toutes les façons dont les gens se donnaient la mort avec les vêtements (pendu avec sa cravate, etc.). Dès lors qu'on ne l'évoque pas de façon glamour, dans le cadre de la mode, on s'aperçoit vite que le vêtement est doté d'un étrange statut criminel (c'est une pièce à conviction ou l'objet du crime). Dans les musées de mode, les réserves ressemblent à plusieurs égards à des morgues, habitées par un certain nombre de dépouilles. Cet aspect muet du corps, cette absence à laquelle j'ai été quotidiennement confronté, a commencé à me poser problème. J'ai donc souhaité réintroduire du corps, du vivant, là où c'était devenu trop morbide.

Vous le faites aujourd'hui en créant un partenariat entre le Musée de la mode et le Centre national de la danse. Pourquoi ?

Nos liens ne sont pas nouveaux ; ils se resserrent. Depuis que Mathilde Monnier est arrivée à la direction du CND, nous entretenons un dialogue étroit : on s'échange du mobilier, des expertises, elle a aussi accueilli en résidence mes projets de performance avec l'actrice Tilda Swinton (notamment *Cloakroom, vestiaire obligatoire* en 2014). La danse est la discipline que je préfère après la mode (même avant, parfois). Rien de plus normal d'ailleurs : le corps est un paramètre fondamental dans l'appréhension du vêtement. Or, les musées l'ont complètement délaissé pour ne montrer de la mode qu'une enveloppe textile. Pour une exposition prévue en 2016, nous nous sommes posé la question suivante : si les musées de mode n'existaient pas, comment les inventerions-nous aujourd'hui ? Il s'avère que, dans toutes les réunions que nous avons faites avec les équipes, nous n'avons parlé que du corps, de sa façon d'incarner le vêtement, de le mettre en jeu.

Le corps serait trop absent des expositions de mode ?

En tout cas, on ne se pose pas les bonnes questions. Dans une exposition, il n'y a rien de plus ridicule, selon moi, que de tenter de reconstituer un corps. Ça ne marche pas, on dirait du mauvais vaudeville ! Le pire étant sûrement ces mannequins de vitrine aux crânes chauves dont on se sert parfois. Présenter des vêtements à plat sur des tables me paraît déjà plus juste (c'est l'option qu'Alber Elbaz avait choisie lorsque nous travaillions sur l'exposition Jeanne Lanvin au printemps dernier). Mais il y a autre chose à inventer. Notre idée est d'inviter des chorégraphes en résidence dans les réserves de Galliera (là où sont conservés tous ces vêtements «sans corps»), pour qu'ils s'interrogent sur la façon de redonner du geste et du mouve-

«Il faudrait que le milieu de la mode vienne davantage dans les salles de danse, histoire d'élargir sa culture du corps.»

DIMITRI CHAMBLAS à l'Opéra de Paris



Models Never Talk d'Olivier Saillard. PHOTO GIOVANNI GIANNONI



Olivier Saillard
le 17 septembre.
PHOTO FRANK
COQUILLÉ

OLIVIER SAILLARD

«Réintroduire du corps,
du vivant, là où c'était
devenu trop morbide»

ment, symboliquement. Le partenariat avec le CND était donc naturel. Nous avons besoin de leur expertise technique et théorique.

Depuis quand développez-vous cette idée?

C'est moins une «idée» qu'un «regret». C'est un regret de ne pas avoir fait en sorte que ces expériences existent depuis longtemps. Ça devrait être une évidence, dans le milieu de la mode. La résonance est tellement immédiate.

Quels chorégraphes invitez-vous?

J'ai demandé à Mathilde Monnier, en qui j'ai une absolue confiance, de me suggérer des noms. Elle m'a soumis celui de la performeuse espagnole La Ribot. J'aimerais également faire venir Claudia Triozzi. Et mon souhait est aussi que Mathilde Monnier elle-même vienne travailler chez nous.

Qu'est-ce qui intéresse généralement les chorégraphes lorsqu'ils découvrent les réserves de Galliera?

Ils sont souvent submergés par le nombre de dépouilles. Ce qui les intéresse souvent, ce n'est pas tant de travailler sur le corps que sur la disparition du corps. Car il s'agit bien de cela, au Musée de la mode. Les vêtements que l'on observe ont été traversés par des corps célèbres : Cleo de Mérode, Sarah Bernhardt, nous allons accueillir la garde-robe de Dalida. Nous avons par exemple une tunique qui a appartenu à Isadora Duncan. C'est très étrange de voir cette tunique aujourd'hui, plate comme une feuille de papier, et de penser qu'il y eut un corps dedans un corps dansant. Cette dimension-là, le corps imaginaire, ça les intéresse beaucoup. Ces questions doivent intéresser les couturiers également. On ne leur laisse pas le temps de se les poser. La mode a déserté le territoire de l'irritation, des affects. Les chorégraphes, eux, habitués à travailler ce que peut être un geste «à soi» comme il y aurait des vêtements «à soi», me semblent poser les bonnes questions. C'est aussi qu'ils ont la chance d'être soumis à une autre économie qui n'a rien à voir avec le rythme industriel du milieu de la mode ou de l'art contemporain.

Dans *Models Never Talk*, le spectacle que vous présentez cet automne au CND, vous donnez la parole à d'anciens mannequins. Pourquoi?

L'histoire de la mode parle essentiellement des couturiers. J'ai en effet demandé à sept femmes, anciennement mannequins emblématiques de grandes maisons de couture des années 1980-1990, de se souvenir de certains vêtements et du répertoire de gestes associés à ces maisons. Leur corps a été pendant des années le langage d'un couturier. C'est un travail très nostalgique sur elles-mêmes, un travail qui traite aussi d'un certain rapport à l'âge et aborde la mode comme une idée «en poussière». Je dis toujours qu'elles sont mon patrimoine, mes archives, et c'est vrai ! Ce spectacle, c'est aussi un travail de conservation. ◀

■ **Liberation** 11 rue Béranger, 75154, Paris Cedex 03. Tel. 01 42 76 17 89. Commission paritaire 54072 ISSN 0335-1793. CCP 2240185.

■ **Cogérants**: Laurent Joffrin et Marc Lauter. **Directeur opérationnel**: Pierre Fraidonraich. **Directeur de la publication**: Laurent Joffrin.

■ Tira à part de 10000 exemplaires par Rotogaronne.

The New Black – 6 octobre 2015

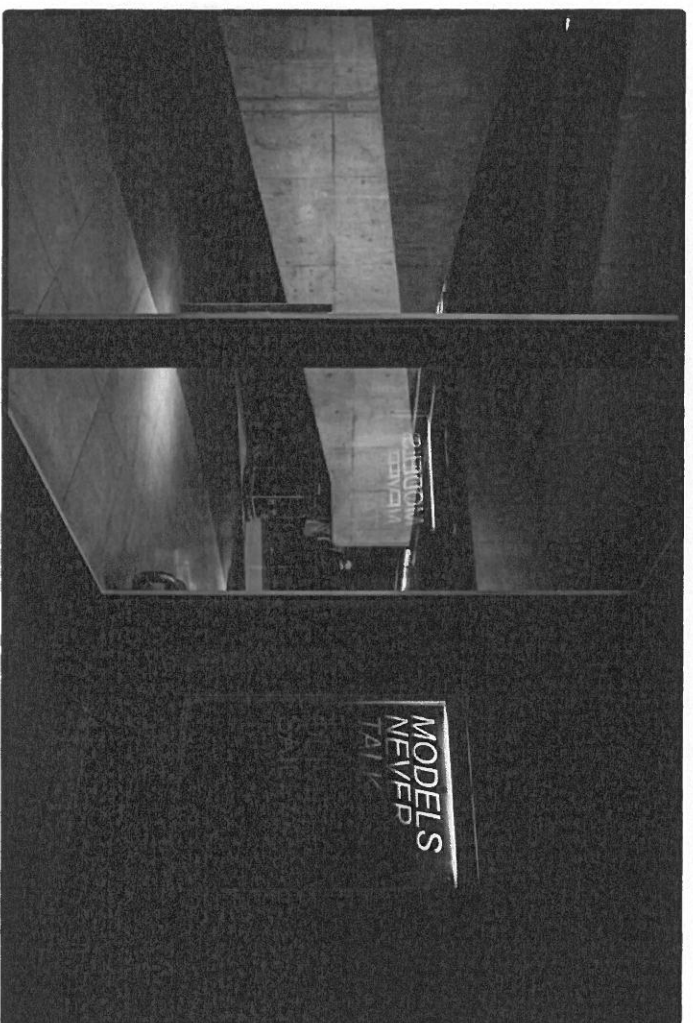


THE NEW BLACK

[ABOUT](#) [PORTRAITS](#) [CONTACT](#) [RANDOM](#) [PRESS](#) [BEHIND THE SCENES](#)

MODELS NEVER TALK – OLIVIER SAILLARD // SSI 6 PFW

PARIS - 06.10.15 - 8.39 PM





SOME IMPRESSIONS OF OLIVIER SAILLARD'S LATEST PERFORMANCE... MODELS NEVER TALK... DURING SS16 PARIS FASHIONWEEK PERFORMED AT LE CENTRE NATIONAL DE LA DANSE AND PRESENTED WITH LE FESTIVAL D'AUTOMNE A PARIS.

ONE BY ONE VIOLETTA SANCHEZ, CHARLOTTE FLOSSAUT, AMALIA VAIRELLI, CLAUDIA HUDOBRO, AXELLE DOUÉ, ANNE ROHART AND CHRISTINE BERSTROM DID RELIVE THE DRESSES OF FAMOUS FASHION DESIGNERS WITH DESCRIPTIONS THAT BECAME VIVID, POETIC OR PERHAPS CRITICAL. FOR ONE OF THE FIRST TIMES, THE MODELS HAD A VOICE, WHICH BECAME AN ABSTRACT PATTERN OF CLOTHING MEMORIES. AGAIN A TOUCHING MOMENT!

Sceneweb – 7 octobre 2015

Models Never Talk de Olivier Saillard

7 octobre 2015 / dans Agenda, Paris / par Stéphane Capron



photo Giovanni Gastel

Axelle raconte comment une robe en jersey au drapé lourd de madame Grès influença sa manière de défilé.

Amalia, en quelques gestes choisis, se drapé dans le souvenir d'une robe du soir de Yves Saint Laurent.

Qu'il s'agisse d'Anne, Charlotte, Christine, Claudia ou Violeta, chacune de ces mannequins a gardé en mémoire l'ossature d'un vêtement dont elle a été le négatif ou le positif de chair nue.

La scène est le reflet d'un backstage tel qu'on en trouve de l'autre côté des podiums des créateurs. Mais de vêtement il n'y a plus. La mode est ici réduite à l'état de cendre et de souvenir. Les mains qui bouclent une ceinture évanouie, qui laissent un corset dissout restituent l'œuvre au carbone d'un couturier. Les bras qui s'enveloppent d'un manteau disparu, qui drapent une étoile en fumée, évoquent la réalité d'un corps qui fut sous l'emprise de vêtements cages. La parole, celle que l'on interdit dans le cadre des défilés fait office ici de garde-robe.

Elle incarne le velours ou la mousseline nostalgique. Les gestes qui l'accompagnent servent de motifs et d'imprimés. Sous ces artifices nus, jaillit une écriture. Celle en mouvement d'un modèle pétri du regard du couturier ou du photographe qu'elle inspira.

Models Never Talk

Une performance conçue par Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera, Musée de la mode de la Ville de Paris

Avec Christine Bergstrom, Axelle Doué, Charlotte Flossaut, Claudia Huidobro, Anne Rohart, Violeta Sanchez, Amalia Vairelli

Avec la collaboration de Gaël Mamine et Alexandre Samson

Musique, MODE-F, Laurent Ballot, Alexander Maxwell

Maquillage, M.A.C COSMETICS

Coiffure, Gérard Porcher

Chaussures, Roger Vivier

Production Studio Olivier Saillard // Models Never Talk a été répété au CND, un centre d'art pour la danse // Création le 8 septembre 2014 dans le cadre du Festival Crossing The Line, New York, avec le soutien de MADE

Les performances de Models Never Talk programmées dans le cadre du Festival d'Automne à Paris bénéficient du soutien de LVMH // Remerciements à M.A.C COSMETICS

En partenariat avec France Inter

Festival d'Automne à Paris

LE CND - Un centre d'art pour la danse

7 au 15 octobre

Les Inrocks styles – 7 octobre 2015



Crédit: Géraldine Sarratia

Pourquoi il faut aller voir Models Never Talk, la géniale performance d'Olivier Saillard

Posté le 7 octobre 2015 dans **News, Non classé**, par **sarratia** Tags: **expo, olivier saillard, Yves Saint Laurent**

Pour sa nouvelle performance dans le cadre du festival d'automne, l'historien de la mode Olivier Saillard a réuni sept ex-mannequins qui racontent et miment les pièces qui les ont le plus marquées alors qu'elles défilaient pour YSL, Mugler, JPG.. Une réflexion profonde, poétique et émouvante sur l'absence, la trace, la mode, le temps qui passe. Immanquable.

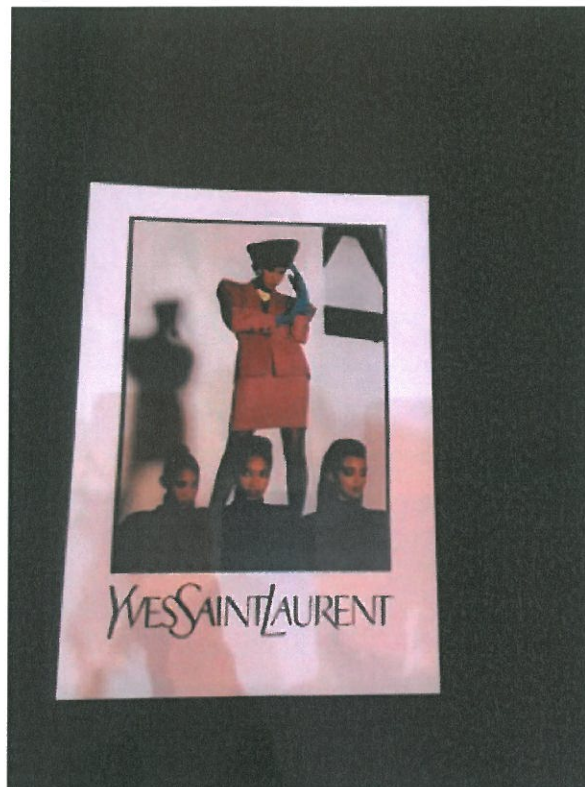
Que retenir de la fashion week parisienne printemps-été 2016? Le post-déconstructivisme de VETEMENTS, le nouveau label dont tout le monde parle et dont la tête de proue, le jeune Demna Gvasalia, 34 ans, vient d'être nommé à la tête de Balenciaga ? La mode lacanienne de Rick Owens, qui apportait une des plus belles réponses à la question qui agitent régulièrement les couvertures des féminins -que portera-t-on l'hiver prochain - ? L'autre répondait l'américain qui produisit, avec ces femmes "Cyclopes", un des shows les plus émouvants et structuré (strap-on à l'appui) de cette semaine parisienne.

Mais pour en trouver la proposition la plus poétique et inspirante, il fallait faire un pas de côté – psychique et géographique. A Pantin, le centre national de la danse accueillait *Model Nevers Talk* la nouvelle performance d'Olivier Saillard. Sans Tilda Swinton mais accompagné de sept ex-mannequins du début des années 80, connues pour avoir défilé pour Saint Laurent, Mugler, Gautier, Comme des Garçons..., le directeur du Musée Galliera poursuit avec superbe sa recherche autour du vêtement : quelle est l'emprise qu'opère sur nous un vêtement, quelle trace laisse-t-il ? Comment le parler, avec quels gestes, avec quels mots. Comment parler la mode ? Comment produire de la mode sans produire de vêtement ?

Minimaliste et limpide, la mise en scène consiste en un "*après coup*" : reconvoquer sur scène une vingtaine d'années plus tard ces sept femmes stars des podiums (Axelle Doué, Christine Bergstrom, Charlotte Flossaut, Claudia Huidobro, Anne Rohart, Violeta Sanchez, Amalia Vairelli) et leur demander d'enfreindre une des règles tacites de leur profession : parler, raconter et mimer les vêtements qui les ont le plus marquées. Passer du statut d'objet muet au service de la vision d'un créateur à celui de sujet qui se souvient.



Elles entrent sur scène en escarpins et justaucorps noir- un uniforme neutre espace de projection qui permet le souvenir. Tout au plus sont elles parfois vêtues d'une blouse blanche ou d'une chemise avec laquelle elles jouent comme d'un accessoire. C'est Axelle Doué, liane à la longue chevelure blanche qui commence. Elle se poste face à un laptop tenu sur la scène face à elle par un jeune homme et utilisé, via sa caméra comme un miroir. *"Trop grande, trop ronde, trop de fesses. C'est ce que Madame Grès m'a dit lorsque je me suis présentée à un fitting au 1, rue de la Paix. Pourtant a t-elle dit, je vais essayer"*. Avec ses mains, elle dessine sur son corps le vêtement désormais absent, la façon dont il a contraint son corps en même temps qu'il la mettait en valeur. Elle mime les plissés. *"Le poids du tissu était tel qu'il m'obligeait à le chasser avec mes jambes. C'est une démarche qui devait m'accompagner tout au long de ma carrière"*. Amalia Vairelli, mannequin haute couture pour Yves Saint Laurent à la grâce féline, enchaîne. Elle mime une robe décolleté blanche d'YSL, puis le Smoking. On passe ensuite aux truculences de Violetta, explosive muse ibérique qui a également défilé pour YSL et été maintes fois photographiée par Helmut Newton.



Crédit: Géraldine Sarratia

Elle raconte comment elle avait demandé à la première d'atelier de Saint Laurent de serrer une jupe de velours, qu'elle jugeait trop bouffante : *"j'avais envie d'être sexy"*. Quand Saint Laurent voit le résultat, il rétorque à sa collaboratrice : *"Mais enfin qu'est ce que c'est que ça ?! je vous avais demandé Macbeth, pas Mae West !"*. Rires dans la salle, ou on aperçoit Pierre Bergé, Mathilde Monnier, ou Simon Porte, le designer de Jacquemus. Le charme de la performance opère. On rit encore quand les filles, toutes rassemblées miment un essayage chez Montana. Les corps se tordent, cherchant à épouser une ligne inconnue, qui défie les lois de la physique . *"On essayait de ressembler au dessin de Claude. Mais cela n'était jamais assez !"* Pouvoir de la narration, pouvoir de l'absence : on la sensation, plus encore que devant un défilé, de voir les vêtements, de ressentir leur poids, leur matière, leur empreinte sur le corps. Avec le délice d'un enfant qui plonge dans un récit déjà connu, on s'immerge dans cette histoire de la mode alternative et racontée de l'intérieur qui s'anime sous nos yeux : Alaïa 1986, Galliano 2000 pour Dior, Karl Lagerfeld , premier défilé de haute couture pour Chanel, en 1983 ou encore un énergique et génial défilé de Comme des Garçons.

La performance avait commencé par un reflet dans un miroir-laptop. Elle s'achève avec la contemplation d'une image. Les sept femmes réentrent sur scène, tenant entre leurs mains une image d'elles, jeunes. Elles la regardent, puis la posent au sol face à elle. Amalia dans une publicité Yves Saint Laurent, Christine face à un cliché de magazine. Le trajet métaphorique et temporel est magnifique. Car c'est là peut être la plus grande beauté de ce spectacle profond et poétique : avoir recrée un espace, fait de souvenirs, de gestes, de mots entrelacés, avec suffisamment de distance et de respect pour que ces femmes acceptent de réellement se regarder. Pour qu'elles acceptent cette mise à nu, devenue ici une affirmation, qui consiste à regarder droit dans les yeux le temps qui passe, la jeunesse qui fout le camp, la beauté qui se fane. Que reste t-il alors ? Le regard, le sujet.

Géraldine Sarratia

Models Never Talk, Jusqu'au 15 octobre au Centre national de la Danse à Pantin dans le cadre du festival d'Automne

<http://www.cnd.fr/>

Les Inrockuptibles – 7/13 octobre 2015

iconique la mode

Olivier Saillard

Avec *Models Never Talk*, le directeur du Palais Galliera fête ses dix ans de performances artistiques et de réflexions créatives sur la mode. Dans ce happening inventif, d'ex-mannequins racontent leur relation aux vêtements iconiques qu'elles ont portés et dessinent à travers leur parole (habituellement interdite de défilés) un contour poétique au concept de modèle. Une chanson de gestes hypnotique.

performance *Models Never Talk*, du 7 au 15 octobre au Festival d'Automne à Paris, Centre national de la danse, Pantin, festival-automne.com



Trois couleurs – 7 octobre/3 novembre 2015

cultures SPECTACLES



PERFORMANCE

Models Never Talk

Animé par la charge émotive et historique des vêtements, le directeur du Palais Galliera – musée de la Mode de la ville de Paris, Olivier Saillard, donne la parole sur scène à d'ex-mannequins dans *Models Never Talk*.

PAR EYE BEAUVALLÉ

La plupart du temps, la mode est une industrie bruyante, accro au renouvellement et éreintée par la surproduction. Parfois, cependant, dans quelques recoins plus silencieux de la création, elle parvient à nous raconter d'autres histoires. Ce sont elles que débusque depuis des années, avec érudition et poésie, Olivier Saillard, historien de la mode et directeur du Palais Galliera – musée de la Mode de la ville de Paris, dans des ouvrages unanimement salués (comme *Histoire idéale de la mode contemporaine*, 2009, Textuel), mais aussi, et de manière tout à fait inattendue, du côté de la chorégraphie et de la mise en scène. Cet esthète, respecté du milieu de la mode comme de celui de l'art, conçoit des performances, parce que « la mode qu'on disait visionnaire est devenue borgne », écrivait-il déjà en 2013 pour le Festival d'automne à Paris ; comme s'il fallait s'affranchir du podium pour construire un contre-récit salvateur, attentif non plus seulement au renouvellement des tendances, mais aussi à la façon dont les corps incarnent les vêtements et en font vivre la mémoire. Avec *Eternity Dress* (2013) ou *Cloakroom, vestiaire*

obligatoire (2014), deux pièces conçues avec l'actrice écossaise Tilda Swinton, Saillard s'attachait déjà à réinscrire les vêtements dans le champ de la poésie et de l'intime. Aujourd'hui, dans *Models Never Talk*, il s'entoure de sept ex-mannequins emblématiques des années 1980 et 1990 qui ont défilé pour Saint Laurent, Mugler, Lacroix ou Montana. « Je leur ai demandé de se souvenir de certains vêtements, explique-t-il. C'est un travail très nostalgique sur elles-mêmes. Et ce sont en fait les gestes qu'elles ont effectués pour me décrire telle ou telle pièce qui nous ont servi de matériau de base. » Entre document sur les coulisses de la couture, poème sur le vieillissement du corps et chorégraphie de gestes types qui ont marqué l'histoire du mannequinat, *Models Never Talk* s'annonce donc comme un ovni dans le champ policé des podiums. Une façon, pour cet archéologue de la mode, de combattre l'hystérie du présent qui gangrène, selon lui, sa discipline. ✎

du 7 au 15 octobre au Centre national de la danse (Festival d'automne à Paris)

Canal journal de Pantin supplément – 7 octobre/10 novembre 2015

mercredi 7 octobre

DANSE

Models never talk. « Axelle raconte comment une robe en jersey au drapé lourd de Madame Grès influença sa manière de défiler. Amalia, en quelques gestes choisis, se drape dans le souvenir d'une robe du soir de Yves Saint-Laurent. Qu'il s'agisse d'Anne, Charlotte, Christine, Claudia ou Violeta, chacune de ces mannequins a gardé en mémoire l'ossature d'un vêtement dont elle a été le négatif ou le positif de chair nue [...]. La parole, celle que l'on interdit dans le cadre des défilés, fait office ici de garde-robe. Elle incarne le velours ou la mousseline nostalgique. Les gestes qui l'accompagnent servent de motifs et d'imprimés. Sous ces artifices nus, jaillit une écriture. Celle en mouvement d'un modèle pétri du regard du couturier ou du photographe qu'elle inspira », explique Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera, musée de la mode de la ville de Paris. **20.30.**

Également jeudi 8, vendredi 9, mardi 13, mercredi 14 et jeudi 15 à la même heure. Tarifs : 15 € ; 10 € (plein tarif avec la carte CND) ; 10 € (réduit) ; 5 € (réduit avec la carte CND).

Centre national de la danse
1, rue Victor-Hugo

☎ 01 41 83 98 98 · www.cnd.fr

Toute la culture – 8 octobre 2015

PERFORMANCE

OLIVIER SAILLARD FAIT DÉFILER LA MÉMOIRE DES CORPS AU FESTIVAL D'AUTOMNE

8 octobre 2015 Par [Amélie Blaustein Niddam](#) | 0 commentaires

J'aime 1

Tweeter 1 G+ 0

TELECHARGER LE PDF

*Prétentieux, glamour, sexy. Le spectacle que propose le directeur du Musée Gallieria (Musée de la mode de la ville de Paris), **Olivier Saillard** s'amuse une fois de plus à faire défiler les filles en dehors des podiums. C'est au Centre National de la Danse qu'il choisit de déposer les corps des icônes que sont les tops Christine Bergstrom, Axelle Doué, Charlotte Flossaut, Claudia Huidobro, Anne Rohart, Violeta Sanchez et Amalia Vairelli. **Models Never Talk**, une leçon de style.*



Note de la rédaction : ★★★★★

Elles sont belles. Elles ont quitté les catwalks depuis, pour certaines, plus de trente ans. Le temps n'a eu aucun effet sur ces muses qui ont orné les murs des chambres des jeunes filles des années quatre-vingt-dix. Pour accéder à ces créatures, il faut de la patience et de la confiance en soi. Marcher dans les rues de Pantin mal éclairées, à la recherche d'un lieu jamais indiqué. Un défilé, cela se mérite. Il faut aussi accepter une double idée : les robes sont des pièces de musée et un défilé est un spectacle.

Elles sont en body noir, collant opaques, escarpin à talon aiguille de chez Vivier. Certaines, ont sur le dos, à la façon de Margiela des blouses blanches.

Elles vont incarner les robes mythique qu'elles ont sublimées sans jamais ni les montrer, ni les porter. Elles racontent seulement, et font danser les tissus disparus sur le long de leurs corps. La longueur d'une robe décidée par Madame Grès, un smoking de Saint Laurent, les chaussures plates de Comme des Garçons, les coiffes folles du défilé Insecte de Mugler... Elles marchent, le regard décidé, se déhanchent comme il se doit, comme si les flashes allaient une nouvelle fois les shooter.

Elles parlent, pas trop d'ailleurs, pour dire comment ces œuvres d'art, que souvent elles seules ont portées, se traduisaient vu de leur corps : elles réactivent des tissus absents, et apportent leur perception de cet objet. C'est une connaissance qu'elles seules peuvent avoir. « Très confortable » est la chemise en agneau à manches kimono de chez Margiela pour Hermès... On rit souvent ici, face à ce regard dans le rétro. On est surtout émus de saisir, et là le geste est infiniment chorégraphique, comment ce n'est pas le vêtement qui impose au geste mais bien le geste qui déploie le vêtement.

Elles ont été muses, Anne Rohart s'est vue consacrer un livre par Dominique Isserman, Amalia Vairelli a inspiré Saint Laurent pendant vingt ans, Violeta Sanchez a posé tant pour Helmut Newton. Elles sont l'image de la Haute de Couture, les définitions plurielles de l'élégance. Grace à elles, la mode a pu se transformer, passant par les « cages » de Gautier, ou les épaules de Montana. Saillard fait défiler la mémoire des archives. Il s'agit de lacer l'absence d'un corset, de tracer un trait imaginaire sur ses yeux. Et pourtant, les taffetas et les couleurs jaillissent en nous, via le récit que nous en font les mannequins. Qui a inspiré qui ? Cela reste à discrétion de ce spectacle aussi pointu qu'un défilé de fashion week. Olivier Saillard s'inscrit ici dans une actuelle tendance du spectacle vivant qui vient raconter sa mémoire en la réactivant sur les plateaux. On a vu récemment Boris Charmatz faire danser *Vingt danseurs pour le vingtième siècle* à l'Opéra Garnier. *Models never talk* vient aussi dire une nouvelles fois les ponts qui restent à consolider entre la mode et le spectacle vivant. Car, si du point de vue muséal nombreuses sont les expositions consacrées au genre, faire de la mode un objet plastique à intégrer non pas au rang des costumes mais bien à celui de personnage reste rare. On se souvient de Christian Rizzo qui au Théâtre de la Ville présentait *L'oubli toucher du bois*, un spectacle sur l'après défilé. Saillard nous place Backstage avant que les filles ne se lancent, faisant de nous des spectateurs très privilégiés d'un monde normalement interdit aux voyeurs.

Visuel : ©Giovanni Giannoni

New York Magazine – 8 octobre 2015

MODEL BEHAVIOR

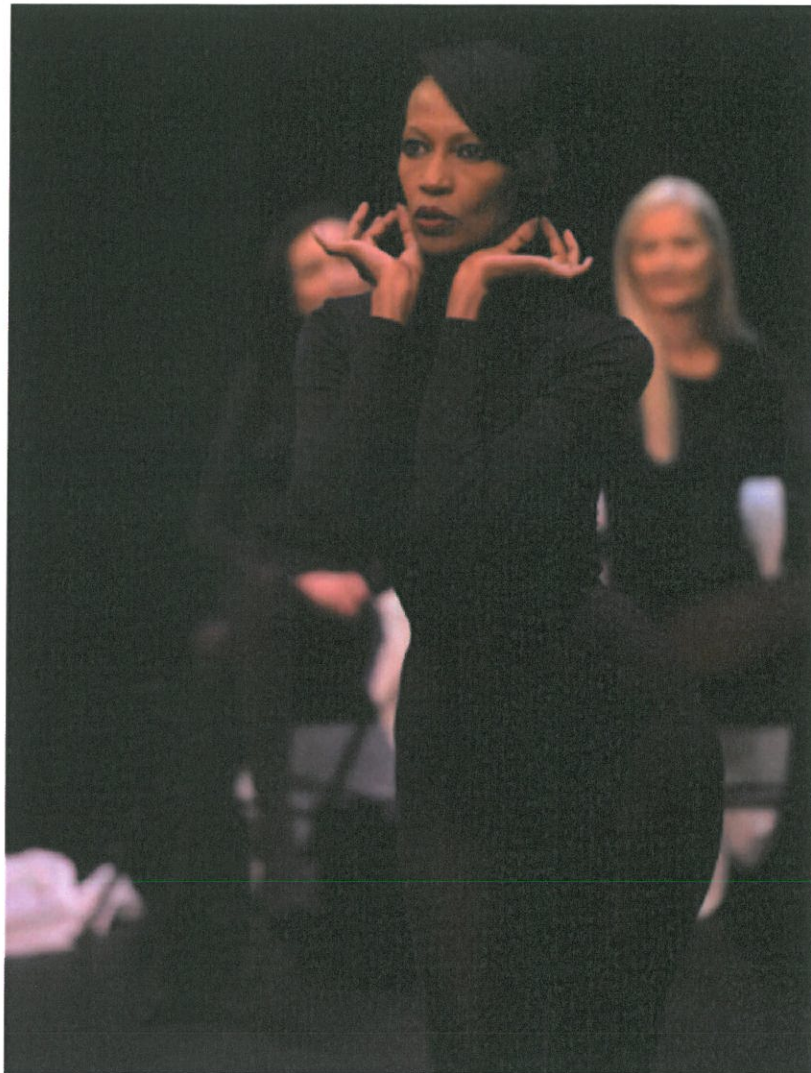
In Paris, the Models Talk Back

By Cathy Horyn [Follow @CathyHoryn](#)

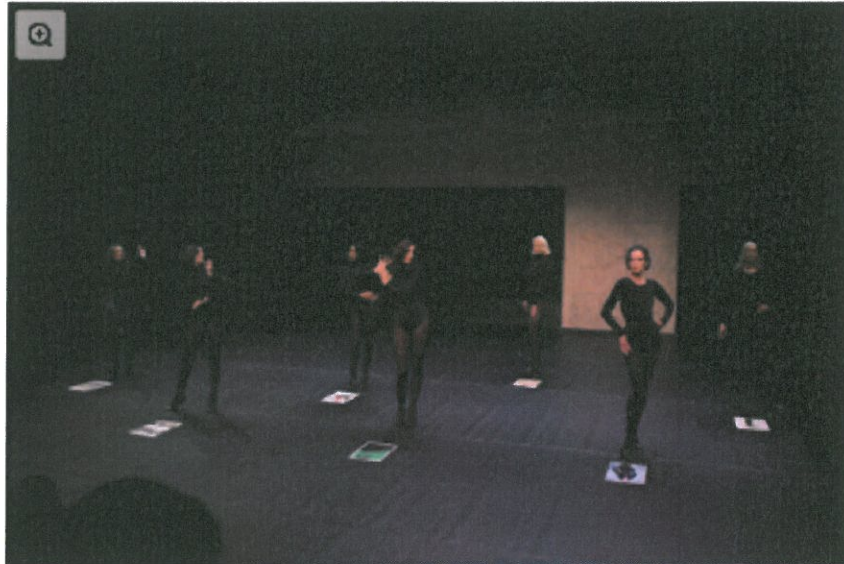


Models in Olivier Saillard's show.

Olivier Saillard's latest performance piece, *Models Never Talk*, was aptly named. As Saillard, the curator of such memorable costume exhibitions as "Alaïa" at the Palais Galliera and "Paris Haute Couture" at Hotel de Ville, said, "If you're reading a book about the history of fashion, you rarely hear from the models." And yet their bodies and personalities help reveal the intentions of designers. Saillard long had the idea of doing a performance in which a group of veteran models, wearing just black leotards and tights, use gestures and a limited number of words to impart the sense of wearing the fashions of Yves Saint Laurent, Madame Grès, Jean Paul Gaultier, and other legends.



Before an audience at a theater in the suburbs of Paris that included Pierre Bergé, the co-founder of YSL, seven models — among them Axelle Doué, Violeta Sanchez, and Amalia Vairelli, a muse to Saint Laurent — held the stage for an hour, nearly convincing you that you were seeing them walk in actual garments. Doué recalled her first fitting with Grès, known for her Grecian drapes in jersey. As she began to step, slightly twisting her hips, Doué said, “The length and the weight of the material had me kicking it out of my way ... and giving me the singular walk that became my trademark all during my career.”



When another model referred to a 1983 Comme des Garçons show (“Dark ... sugar and water in the hair ... holes!”), and then began to march like a soldier around the square stage, the audience broke up laughing. It seemed so real, and a simple but brilliant way to evoke fashion history.

TAGS: [MODELS NEVER TALK](#) | [YVES SAINT LAURANT](#) | [OLIVIER SAILLARD](#) | [COMME DES GARÇONS](#) | [MORE](#)

Libération Next – 8 octobre 2015

MODE

«MODELS NEVER TALK», TANT DE POSES

Par [Clément Ghye](#)

— 8 octobre 2015 à 11 h 45

Au Centre national de la danse, Olivier Saillard met en scène sept mannequins qui, chacune, raconte des souvenirs de travail avec des couturiers.



f PARTAGER

t TWEETER



«Models Never Talk», lors d'une représentation à New York le 8 septembre 2014. PHOTO AFP



Ce n'est pas du théâtre ni de la danse, mais de la mode. Même si cela se passe au Centre national de la danse, et dans le cadre du Festival d'Automne. Jusqu'au 15 octobre, Olivier Saillard présente *Models Never Talk*, une performance avec sept femmes, qui ne sont pas actrices mais ont été/sont encore «performeuses» dans un univers très précis: la mode, elles sont donc mannequins. Saillard, directeur du Palais Galliera (musée de la Mode de la ville de Paris) et organisateur de performances, dont certaines très médiatisées avec Tilda Swinton, est aux manettes. A Libération, le 1^{er} octobre, il expliquait ainsi le spectacle: «J'ai en effet demandé à sept femmes, anciennement mannequins emblématiques de grandes maisons de couture des années 80-90, de se souvenir de certains vêtements et du répertoire de gestes associés à ces maisons.»

Pour qui ne connaît la mode que de loin, les noms de ces sept femmes ne disent rien à personne. Mais pour celui curieux de cet univers, il y a une familiarité. On reconnaît donc la blonde Christine Bergstrom restée célèbre pour ses apparitions chez Alaïa, Gaultier ou Montana, Axelle Doué et ses longs cheveux (aujourd'hui gris) vue dans les habits de Lacroix ou Lagerfeld, Amalia Vairelli, très proche de Saint Laurent. Les sept sont en body et collants noirs, sans aucun artifice. Il n'y a que les corps et les visages.

Une à une, elles se lèvent et prennent la parole, décrivent une rencontre avec Madame Grès, un cours de marche en talons de Sonia Rykiel, un manteau aux manches kimono et au dos construit d'un seul bloc, dessiné par Martin Margiela pour Hermès. Olivier Saillard, connaisseur encyclopédique de la mode, décline là quelques saillies esthétiques, moments marquants, instants où se concrétise la capacité de cet univers à capter le moment. Alors, c'est souvent très amusant. Notamment quand les sept filles sont en rang d'oignons et imitent une séance dans le studio de Claude Montana et qu'il fallait «forcer la pose pour coller encore plus aux dessins». Ou qu'une autre, Claudia Huidobro raconte les défilés Comme des Garçons: elle jette ses talons au loin, imite des cheveux sales et se maquille (pour de faux) de deux traits noirs et défile en tirant la tronche. C'est aussi très émouvant, surtout quand toutes les filles défilent, marchent ensemble, arrivent avec à la main une photo d'elle (choisie par elle même) au temps où elles étaient mannequins. Chacune imite sa pose d'alors, et on ne peut s'empêcher d'imaginer comment le corps a changé, ce qu'il a perdu mais aussi ce qu'il a gagné en beauté, en maturité.



Comme beaucoup de mises en scène d'Olivier Saillard, *Models Never Talk* est très séduisant, principalement par son intelligence, par sa manière tendre et nette de déployer un savoir sur la mode. Le petit bémol est corollaire de cette brillance: cela pourrait aller encore plus loin. Ces sept corps sont impressionnants, mais ils s'inscrivent aussi dans un éventail très cadré, grosso modo celui de la couture des années 70 à 90. Soit un monde qui, malgré sa folie d'alors et que cela déplaie ou non, est aujourd'hui rentré dans le champ du classicisme pour celles et ceux qui ne l'ont pas connu. On rêverait de voir Olivier Saillard quitter les ateliers des maisons de couture et s'intéresser à d'autres formes esthétiques, moins «nobles», plus rudes. Pourquoi pas le grunge ou tant d'autre forme contre-culturelles? Car au fond, l'attachement de ces femmes à une robe tient moins à la beauté de l'habit qu'au geste de l'habillement en lui-même, cette relation unique entre un mannequin et le créateur et que Saillard sait si bien montrer.

«Models Never Talk», spectacle d'Olivier Saillard, avec Christine Bergstrom, Axelle Doué, Charlotte Flossaut, Claudia Huidobro, Anne Rohart, Violeta Sanchez et Amalia Vairelli. Au Centre national de la danse, 1, rue Victor-Hugo, Pantin. Dans le cadre du Festival d'automne. ➤

Clément Ghys

Anti Blogue la mode, Slate.fr – 9 octobre 2015

Models Never Talk



Par des chemins détournés, poétiques, imaginaires, Olivier Saillard explore la mode désormais entouré d'une pléiade de mannequins qui ont eu leur heure de gloire dans les années 80-90. Bien loin du concept du « Sois belle et tais-toi » souvent associé à leur métier, ces femmes de caractère ont de l'allure et une incroyable présence sur scène. Vêtues d'un simple collant noir, elles donnent vie à la mode par leurs paroles, leurs gestes et leur démarche. Se succèdent de grands noms de la mode qui ont marqué leur carrière ou même joué un rôle déterminant dans leur existence.



Avec finesse et humour, le résultat est une plongée dans le cheminement de la création via ses coulisses. La parole habille les corps et se profile le souvenir d'un moment, d'un modèle, d'un défilé... d'une belle époque où s'invite la nostalgie.



Sonia Rykiel donne le conseil de porter à jamais des chaussures à talon. Adeline André invente les trois emmanchures. Madame Grès prépare un essayage : « trop grande, trop ronde, trop de fesses ». Montana veut que les mannequins ressemblent à ses dessins. Sans oublier Alaïa, Jean Paul Gaultier, Yves Saint Laurent, Margiela pour Hermès... Pour Comme des garçons, le trait est particulièrement drôle et Claudia Huidobro y va. Elle déconstruit tout d'un revers de la main, évacuant les chaussures à talon : « No make up, only dark eyebrows thick, asymmetric, long sleeves, holes, a pocket on a strange volume, no high heels, flat shoes, black from the top to the bottom ». Noire, la mode japonaise s'avance sur le devant de la scène, back to 1983.



Christine Bergstrom, Axelle Doué, Charlotte Flossaut, Claudia Huidobro, Anne Rohart, Violeta Sanchez et Amalia Vairelli recomposent la mode dans un spectacle où parfois on songe à un cliché d'Helmut Newton mis en mouvement, mais où la parole a le dernier mot de la mode.



Models Never Talk. Par Olivier Saillard. Un spectacle au CND dans le cadre du Festival d'automne.

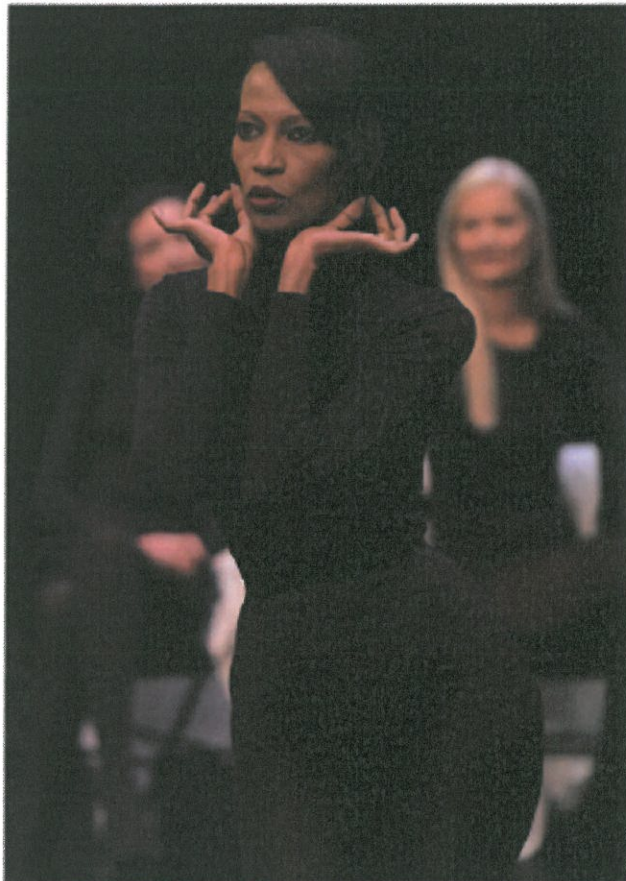
Photos Giovanni Giannoni

Vogue.fr – 9 octobre 2015

MODE NEWS



"Models Never Talk", la performance d'Olivier Saillard au CND



Dans le cadre du festival d'Automne, Olivier Saillard présente une nouvelle prestation au Centre National de la Danse, mettant en scène d'anciens mannequins des années 80. Une parenthèse arty qui interroge sur le statut de modèle, à vivre jusqu'au 15 octobre 2015.

Dans le cadre du Festival d'Automne, Olivier Saillard présente une nouvelle prestation au Centre National de la Danse, mettant en scène d'anciens mannequins des années 80. Une parenthèse arty qui interroge sur le statut de modèle, à vivre jusqu'au 15 octobre 2015.

Le jeudi 8 octobre 2015, la Fashion Week parisienne à peine achevée, Olivier Saillard livrait une prestation poétique et minimaliste au Centre National de la Danse, à Pantin. Après sa performance aux Beaux-Arts, en collaboration avec l'actrice Tilda Swinton, Olivier Saillard a présenté pour le Festival d'Automne une nouvelle prestation artistique au sein du CND. Baptisée *Models Never Talk*, cette performance, pensée par le directeur du Musée Galliera et historien de la mode, met en scène sept anciens mannequins, Amalia Vairelli, Axelle Doué, Christine Bergstrom, Charlotte Flossaut, Claudia Huidobro, Anne Rohart et Violeta Sanchez, amenés à raconter et mimer leurs vêtements fétiches à travers le prisme d'anecdotes marquantes. Des mannequins invités à communiquer, parler, bouger comme pour libérer une parole prohibée dans les défilés, durant lesquels l'être s'efface derrière les créations. Une prestation à admirer jusqu'au 15 octobre au CND.

Models Never Talk par Olivier Saillard, jusqu'au 15 octobre au Centre national de la Danse, 1, rue Victor Hugo 93500 Pantin

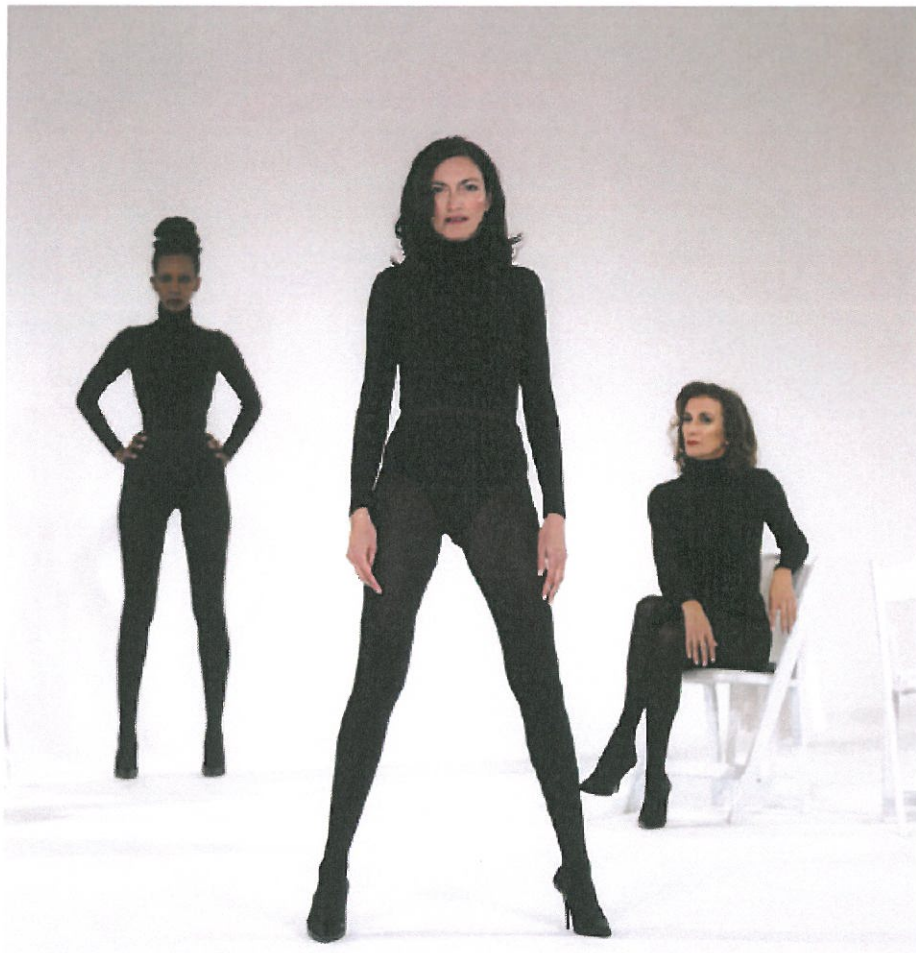
© Giovanni Giannoni

Télérama.fr – 9 octobre 2015

Tout chose, le blog mode et design de Xavier de Jarcy

“Models never talk” à Pantin : Olivier Saillard dérobotise les mannequins

Xavier de Jarcy Publié le 09/10/2015 Mis à jour le 09/10/2015 à 13h07



Elles s'appellent Violetta Sanchez, Anne Rohart ou Charlotte Flossaut. Il y a longtemps, elles ont été mannequins pour les plus grands créateurs. Olivier Saillard, directeur du [Palais Galliera](#), le musée de la mode de la Ville de Paris, leur donne la parole, sans jamais intervenir lui-même. Les sept femmes sont assises dans une salle du Centre national de la danse, à Pantin, au décor de béton brut. Elles se lèvent une à une et racontent un essayage, un défilé, une rencontre. Axelle Doué, immense blonde au sourire enfantin, se souvient de Madame Grès exigeant que sa robe descende jusqu'à couvrir ses chaussures. Il lui fallait avancer en levant les pieds, et cette démarche est devenue sa signature. Amalia Vairelli, noire beauté au corps souple, évoque avec émotion une robe du soir que Monsieur Saint-Laurent lui faisait porter. Claudia Huidobro, brune volontaire, rejoue un défilé martial pour Comme des Garçons...

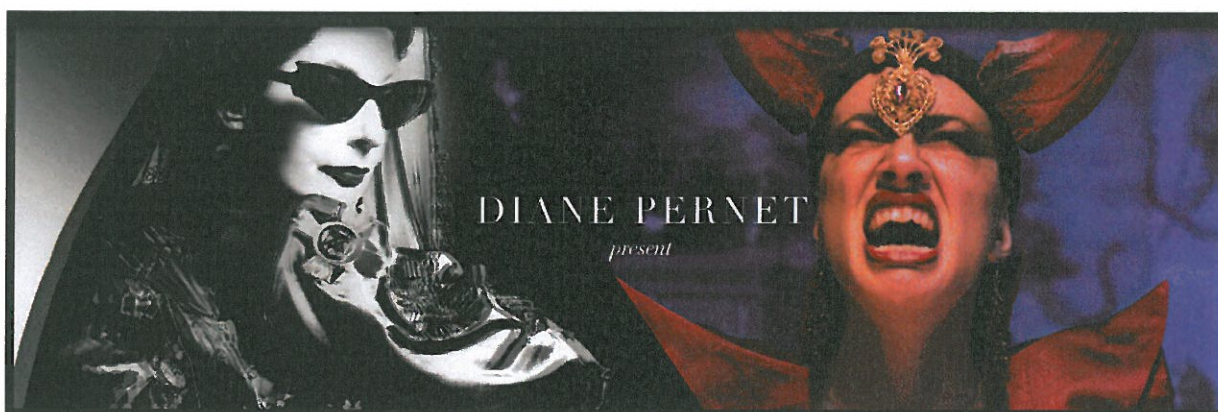
Ce ne sont pas des stars, juste des femmes qui expliquent leur travail. Elles sont en collant noir, ne dissimulent pas leur âge, ne portent aucun des vêtements dont elles parlent. Mais, en quelques mots, trois pas, deux gestes, les font imaginer. L'ovation qui salue leur performance est méritée. On parvient à comprendre les rapports qu'un créateur de mode entretient avec ses modèles. Soumission, admiration... Le spectateur d'un défilé ne le perçoit peut-être pas consciemment, mais chaque maison a son type de mannequin, sa façon de porter un vêtement, sa manière de marcher. Chez Chanel, on ne défile pas comme chez Dior. Les défilés de mode sont devenus des spectacles, et les modèles doivent entrer dans un rôle. Un rôle muet.

Depuis dix ans, Olivier Saillard, historien du vêtement, imagine des performances autour de la mode. Il la déconstruit doucement, en révèle les coulisses avec humour. La plupart du temps, le discours sur la mode est sans intérêt. Jamais explicatif, jamais analytique, il a pour but d'imposer la tendance du moment à grands coups de « it » et de « top ». Il naturalise la mode, la mythifie, entretient la légende du génie créateur tombé du ciel ou du top model inaccessible. Olivier Saillard fait tout le contraire. Ici, il dérobotise les mannequins, leur rend leur nom, leur corps et leur âme. A Pantin, les modèles ne sont plus des pantins.

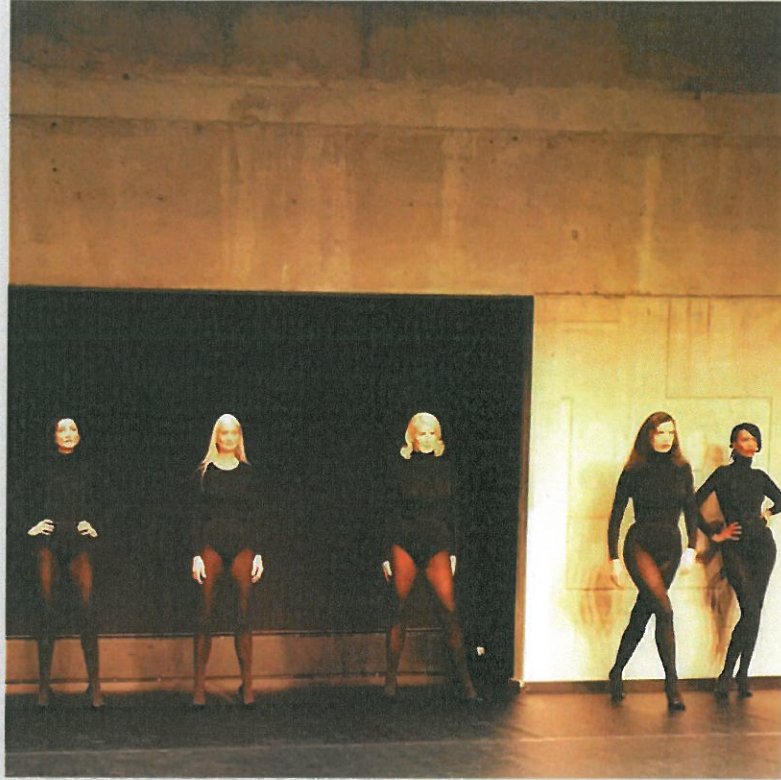
A voir :

[Models never talk](#), jusqu'au 15 octobre au Centre national de la danse, à Pantin (93), dans le cadre du [Festival d'automne](#).

A shaded view on fashion – 9 octobre 2015



MODELS NEVER TALK BY OLIVIER
SAILLARD AT CDN



TAGS: Fashion

LE MOMENT DE PLAISIR SANS CHEMISE SANS PANTALON

Un podium n'est pas un lieu de parole. Les messages se glissent dans les vêtements et surtout dans l'allure des top models qui les portent. Ces grandes muettes sont la mémoire vivante de la mode. Et Olivier Saillard, directeur du musée Galliera et performer à ses heures, leur rend hommage en reprenant à Paris un spectacle créé à New York en 2014. Ce n'est pas son coup d'essai. Après avoir fourbi ses armes lors de happenings où il déclamaient des haikus-couture, cet ex-pensionnaire de la Villa Kujoyama a créé, lors des précédentes éditions du Festival d'Automne, des moments de grâce où Tilda Swinton jouait avec les pièces du vestiaire. Cette année, ce sont donc les tops d'hier qui s'avancent en justaucorps noir, dans un décor immaculé de studio photo. Violeta, Anne, Christine, Axelle, Amalia se jaugent, se jugent un peu et, d'un geste, d'une attitude, d'une phrase parfois, recréent le tombé d'une robe Saint Laurent, une séance avec Helmut Newton ou le souvenir de Madame Grès. Economie de mots, de moyens, de gestes: le style est dans cette ellipse. L'invisible prend forme, l'émotion transcende la mode pour un hommage à ces femmes qui n'ont jamais été autant elles-mêmes que dans ce dépouillement. G. D.

«Models never talk», performance d'Olivier Saillard. Jusqu'au 15 octobre au Centre national de la danse, à Paris, dans le cadre du Festival d'Automne. www.festival-automne.com



Un hommage émouvant aux tops d'hier, mémoire vivante de la mode.



La mode mise à nue par Olivier Saillard au CND

MARION BOUCARD / 12 OCTOBRE 2015

Le directeur du Palais Galliera fait parler sept mannequins des années quatre-vingts. Elles livrent des souvenirs liés à YSL, Madame Grès, Alaïa ou Thierry Mugler... *Models never talk* tire le fil d'une mémoire transmise par la parole de celles qui n'étaient alors que des corps.

On les sent heureuses d'être de nouveau sous les projecteurs. Dans une performance *slow-fashion* qui propose un moment suspendu loin des rythmes infernaux de l'économie *fast-fashion*, sept quinquas partagent ce qui a fait vibrer leur jeunesse : backstage de défilés, essayages, shooting.

Leçon de style

Le plus émouvant est la pudeur qui se dégage de ces corps qui ne taille plus en 36, en justaucorps et collants noirs, exhibés face à un public qui les voit pour ce qu'ils ont à dire et plus pour ce qu'ils portent. Elles envahissent l'espace scénique de béton brut et saluent l'une après l'autre comme sur un *catwalk*, puis se dirigent vers des chaises installées au fond. Celles qui ont gardé la ligne ont le pas ferme et décidé, l'une d'entre elles ose même le body string. Moins conquérantes, les autres dissimulent leurs rondeurs sous une blouse blanche qu'elles enlèvent au moment de prendre la parole. Contrairement au rythme ultra cadencé imposé sur les défilés, on a tout le temps de se perdre dans l'observation d'un téton qui pointe sous le lycra ou le volume un peu affaissé d'un sein, bercé par le chant du piano. Leur taille de guêpes est soulignée d'un ruban de satin qui permet d'y fixer un micro HF. Elles trottaient sur des escarpins vernis noirs, talons aiguilles vertigineux, aussi à l'aise qu'en charentaises, pendant que leurs regards fardés plongent dans les yeux des premiers rangs comme elles le faisaient dans les objectifs des photographes en bout de podium. Bref elles sont C A N O N S.

Intimité et sincérité : territoires oubliés

Avec la retenue toute en élégance de la « femme française », elles proposent en s'exposant ainsi une réflexion sur le rapport à l'âge dans un monde obsédé par le culte de l'image et du corps. On pense à Cindy Crawford, la top model de la génération suivante, qui postait récemment une photo d'elle non retouchée sur Instagram, dans une volonté de transparence avec ses *followers*. Assumer sa normalité, une tendance que l'on ne trouve pas que chez les politiques français ou les stars américaines, qui inondent les réseaux de #wokeplikethis. Ni stars, ni comédiennes, nos mannequins *vintage* assument autant leur embonpoint que leurs petites erreurs de diction : quand la longue blonde au sourire enfantin Axelle Doué s'embrouille dans son texte, elle s'exclame aussitôt d'un charmant : « Pardon, excusez moi ».

Sa copine Amalia Vairelli, beauté noire et muse d'Yves Saint Laurent pendant près de 20 ans, nous fait dresser les poils en racontant par des gestes précis et délicats un souvenir lié à une pièce qu'elle portait en défilé. Subitement, deux images se juxtaposent : celle d'une petite fille mimant son désir de robe de princesse et celle d'une grand-mère s'enveloppant avec assurance et tendresse dans l'empreinte d'une tenue disparue. La candeur est restée intacte malgré des gestes (enfiler un vêtement, ajuster une ceinture...) si souvent répétés. C'est follement nostalgique.

Suite à la performance, nous lui exprimons notre ressenti. En réponse, elle confie, émue et satisfaite, qu'elle a reçu la veille, après la première, les compliments de Pierre Bergé. Le désir de reconnaissance est sans doute l'une des raisons pour lesquelles ces femmes de papier glacé ont accepté la proposition d'Olivier Saillard, qui mijotait ce projet depuis des années. Il a su leur offrir une plateforme de résonance. Reconnu seulement un siècle après son invention par le couturier anglais Charles Frederick Worth, le métier de mannequin ne se syndicalise qu'en 1950. Des leçons de force et de grâce *made in France*.

Festival d'automne à Paris

CND (Pantin)

Jusqu'au 15 octobre

Les mannequins réveillent les fantômes de la mode

LE MONDE | 10/10/2015 à 10h54 • Mis à jour le 10/10/2015 à 11h32 |

Par Rosita Boisseau

👍 Réagir ★ Classer 🖨️ ✉️

f Partager (72) 🐦 Tweeter



Un défilé de mode sans vêtements, des mannequins qui parlent... La performance *Models Never Talk*, conçue par Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera, pour sept femmes âgées de 46 à 60 ans, prend tout à rebrousse-poil pour mettre en scène une collection de rêve (Yves Saint Laurent, Azzedine Alaïa, Claude Montana, Jean Paul Gaultier...), tramée dans l'atelier imaginaire d'un homme hanté par la mode.

Le geste d'Olivier Saillard est simple et profond, doux aussi. Il trouve une solution à son besoin d'incarner les vêtements, coquilles vides des expositions de mode, en ouvrant le micro pour celles qui en sont privées. « *Trop grande, trop ronde, trop de fesses* », dit Axelle Doué en évoquant son premier rendez-vous avec Madame Grès, et pourtant. Elles racontent et miment une ou deux tenues emblématiques qui les ont marquées. Elles le font en quelques mots choisis – délice du vocabulaire couture avec ses nœuds couteaux et ses cordons de soie dits « queues-de-rat » –, tout en creusant du doigt un décolleté, coupant sec des bas de pantalons... Un recueil de témoignages qui documente un récit en creux de la haute couture et fait l'inventaire d'un patrimoine immatériel passé au tamis des corps et du temps.

L'uniforme des sept mannequins, qui forment une coalition de choc, swingue entre celui de la James Bond girl et de la danseuse, avec la touche de sensualité distante d'une silhouette irréprochable. Collant, body, talons aiguilles noirs, cette presque nudité, parfois rehaussée d'un chemisier ou d'une blouse blanche, permet le déshabillage et le rhabillage imaginaire en restant à l'identique. Il souligne le formatage des corps mais aussi l'artisanat de la couture, ses essayages, ses petites mains, ses séances de pose, son rapport au corps-objet. Il se révèle un parfait portemanteau pour accrocher la geste mimée des vêtements, mains qui ferment un smoking, plissent un bustier, élargissent une jupe corolle.

**L'UNIFORME DES SEPT
MODÈLES SWINGUE
ENTRE CELUI DE LA
JAMES BOND GIRL ET
DE LA DANSEUSE**

Cette partition palimpseste, encadrée par les codes du défilé et soufflée par la marche des mannequins sur le catwalk, donne une lisibilité magique aux structures des robes ou des pantalons, parfois même à la consistance des tissus. Un vestiaire surgit sous nos yeux pour s'évanouir aussitôt, superposant les tenues d'Adeline André, Yamamoto... Un peu mélancolique – les mannequins décalquent leurs poses de

jeunesse –, cette revue chic porte la signature commune de Christine, Axelle, Charlotte, Claudia, Anne, Violeta et Amalia.

Absence, vide, disparition, tout est à imaginer dans *Models Never Talk*. Les vêtements, les habilleuses, la foule des défilés, les applaudissements... Les couturiers, aussi. Ce qui rend la performance précieuse dans sa capacité à convoquer le passé et en activer les fantômes. Les petites histoires cimentent la grande et en font le sel. Cru du quotidien contre lisse de la version officielle, archives vivantes contre images glacées, Olivier Saillard veut les deux. Avec pudeur, non sans émotion, *Models Never Talk* dresse un autel à la mode, déesse vorace dont il ne reste qu'une garde-robe, aussi luxueuse soit-elle.

J *Models Never Talk* d'Olivier Saillard. Festival d'Automne. Centre national de la danse. à Pantin (Seine-Saint-Denis). Jusqu'au 15 octobre, à 20 h 30. De 10 à 15 euros.

Rosita Boisseau

Journaliste au Monde

Numero.fr – 13 octobre 2015

"Models Never Talk", la performance éloquente d'Olivier Saillard

320

MODE 13 Octobre 2015

Dans le cadre de la 44e édition du Festival d'Automne, le directeur du Palais Galliera Olivier Saillard met en scène sept mannequins qui revivent au cours d'une performance époustouflante les moments clés de leur carrière en rapport avec un vêtement.



Invitées par Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera, musée de la Mode de la Ville de Paris, **sept mannequins iconiques des années 60 à 90** telles Axelle Doué ou Christine Bergstrom, autrefois apprêtées des plus belles étoffes signées Saint Laurent et Alaïa, se remémorent une anecdote sur un moment qui a marqué leur carrière. D'un essayage chez un couturier à un vêtement qu'elles ont adoré arborer le temps d'un défilé, l'une après l'autre elles racontent... Axelle dévoile comment une robe en jersey au drapé lourd de madame Grès influença sa manière de défilé. Amala, en quelques gestes choisis, se love dans **le souvenir d'une robe du soir d'Yves Saint Laurent**. Certains agrémentent leurs récits de mimes, d'autres défilent le long de la scène comme pour mieux revivre cet instant raconté. **Et pourtant jamais le vêtement en question n'apparaît...** Qu'il s'agisse d'Anne, de Charlotte, de Christine, de Claudia ou de Violeta, chacune de ces mannequins le fait revivre uniquement par la parole et le geste. Elles s'habillent de mots, se parent d'anecdotes, et se drapent de souvenirs...

**Performance "Models
Never Talk" par Olivier
Saillard, du 7 au 15 octobre
au CND, centre d'art pour
la danse, 1, rue
Victor-Hugo, 93507 Pantin.**

Vogue.de – 21 octobre 2015

Die Stille und Schönheit der Bühne

21. Oktober 2015 PARIS FASHION WEEK OKTOBER 2015 Das Pariser Herz pulsiert im Takt der Mode in den Tagen der Fashion Week. Unzählige Hände kreieren und arbeiten an der Präsentation der Mode und Trends von Morgen. Mit einer Idee zur Vollendung dessen, was in den letzten Monaten im Geheimen in den Ateliers der Designer geschaffen wurde – und nun auf die Bühne der Welt geschickt werden möchte



Event Models never talk in Paris

© Ruediger Glatz

Für manches Defilée wurde in den Tagen und Nächten zuvor von Set-Designern und ihren Teams mit großem Aufwand und Präzision die Kulisse für einen erhofft unvergesslichen Moment errichtet. Die Kreateure der Präsentation arbeiten mit den Modehäusern und deren Designern eng zusammen – um den fertigen Kollektionen die perfekte Inszenierung zu schenken. Es ist der Rahmen zu einem bewegten Bild – das in nur wenigen Schritten an seinem Betrachter vorbei schreitet.

So werden bestehende und exklusiv erbaute Räume für einen kurzen Moment zu Schauplätzen des Staunens. Einzigartig und über alle Maße beeindruckend zeigte sich in dieser Saison etwa das Modehaus Dior im Cour Carrée du Louvre mit einer architektonisch artifiziellen Eleganz: Eine Installation eines begehbaren Blumenhügels aus unzähligen violetten Blüten des Rittersporns.

Der Fotograf Ruediger Glatz beobachtete "Einen Augenblick Zauber" auf der Paris Fashion Week für Frühjahr/Sommer 2016 für sein Projekt THE NEW BLACK, ein Porträt der internationalen Modeindustrie. Text Annica Thoms

Vogue.de – 27 octobre 2015

Mode, Menschen & Momente

27. Oktober 2015 PARIS FASHION WEEK OKTOBER 2015 Die Modemetropole Paris hielt auch während dieser Fashion Week ihr Versprechen: Die Modehäuser und ihre Designer überzeugten und überraschten mit Vision und gekonntem Handwerk und begeisterten das Publikum. Elegant über skurril bis innovativ wurden die Kollektionen in eindrucksvollen Defilées präsentiert und mit meist deutlichem Beifall honoriert. Der Fotograf Ruediger Glatz hat während der Paris Fashion Week im Oktober 2015 Momente und Protagonisten der Modeindustrie beobachtet und begleitet. Backstage, in persönlichen Interviews und während der Shows dokumentierte er mit seiner Kamera die Modewoche für sein Projekt THE NEW BLACK



Bei der Show von Aalto in Paris, Frühjahr/Sommer 2016

© Ruediger Glatz - mit **RUEDIGER GLATZ**

Themen: **PARIS FASHION WEEK**

Magreportage

Vous avons rencontré les sept héroïnes de "Models Never Talk", performance d'Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera. Ex-muses de grands couturiers, elles nous racontent leurs années mode. Flash-back sentimental.



Christine Bergström, en haut à gauche, et les autres modèles qui ont participé à la performance.

TOP ORREVEER

PHOTO GASTIAN BERNARD / PHOTOS GASTIAN BERNARD

PHOTO GASTIAN BERNARD

Comment parler de la mode, par essence éphémère ? Comment garder le souvenir d'un défilé, d'un vêtement, d'une atmosphère, bref d'une époque ? se demande depuis dix ans Olivier Saillard au travers de ses performances. Cette année, il a fait de son spectacle un exercice sur la mémoire, mettant en scène sept mannequins vedettes des années 1980 (voir ci-contre et pages suivantes) qui retrouvent les gestes d'autrefois lorsqu'elles devaient passer un smoking de Saint Laurent, une robe cage de Jean Paul Gaultier ou une robe ultra-moulante de la collection Les Insectes, de Claude Monna nouchinat ? « Parce qu'elles incarnent ce que le monde de la mode a perdu : la sensualité et la poésie, explique Olivier Saillard, parce qu'elles seules se souviennent de la relation intime que les mannequins entretenaient avec les créateurs, mais aussi avec le vêtement. Tout cela a aujourd'hui disparu. » Pourquoi ? « Parce que les défilés sont devenus des démonstrations de vandalisme. On y vandalise des idées, des corps, des vêtements. Un défilé dure sept minutes, qui sont devenues une course à la photo, aux tweets, aux Instagrams. Que devient le vêtement dans tout ça ? On l'oublie, j'ai souvent suggéré aux grandes marques d'allonger les défilés et de les ralentir. Ils ne veulent pas marcher comme des poneys en faisant la tronche, pas tant d'un podium à l'autre. Rien que l'année dernière, j'ai répertorié à Paris, pendant la Fashion Week, 370 défilés et 18 000 silhouettes. » La performance d'Olivier Saillard est également un travail sur la transgression. Pour la première fois, en effet, ces mannequins ne se contentent pas de défilé. Elles parlent, passent du statut d'objet muet, au service de la vision d'un créateur, à celui de sujet qui se souvient.

CHRISTINE BERGSTRÖM

Dès son arrivée à Paris, cette Suédoise séduit Jean Paul Gaultier avec son visage à la Celine Rowlands et portés vêtements de satin rose à valènes et les vestes à dos nus grillagés. C'était l'année 1989, celle aussi de l'apparition des fameux soins cosmétiques du couvrir. « Dans les défilés, le rose était toujours pour moi, Jean Paul parlait même de saumon suédois. » Christine a également défilé pour Claude Monna et Azzedine Alaïa, qui dessinait ses vêtements sur elle. « Quand Alaïa m'a engagée, il m'a posé cette question : d'aujourd'hui, vous n'allez plus beaucoup le voir. » se souvient Christine. Avec Claude Monna, c'était pareil. À la vie à la mort. Sans broncher, nous finissions nos fournées à 5 heures du matin. » Et puis un jour, en 1995, elle a arrêté ce métier. « J'en avais assez qu'on me touche. Le monde de la mode avait changé, nous n'étions plus une famille comme avant. Avec mon amie et associée, j'ai alors ouvert la boutique Liwan, 8, rue Saint-Sulpice à Paris. »

CLAUDIA HUDOBRO

Regard d'aigle, profil de médaille, corps pulissant et musclé de déesse Inca, Claudia vient du Chili. « Une terre volcanique qui donne le sentiment de ne pas avoir d'ancrage », d'ou le métier nomade de mannequin, qu'elle embrasse dans ses années 1980 alors qu'elle commence des études d'Arts déco à Paris. Elle défile pour Popy Moroni, Yamamoto et Rei Kawakubo, la créatrice japonaise de Comme des Garçons, dont elle raconte les détails vifs de ses années 1980. Aujourd'hui, Claudia poursuit « son étude de la géographie du corps », qu'elle sculpte lors de performances présentées à la Galerie Les Filles du Calvaire. >

Son regard sur la mode : « Les défilés étaient fessifs et pleins d'humour. Les filles aujourd'hui semblent travailler dans la souffrance et l'indifférence. Elles défilent pour des maquos et non pour des designers, comme c'était notre cas. »

VIOLETTA SANCHEZ

C'est au Club Sepul, vêtu d'un smoking d'homme fait sur mesure avec son premier cachet, qu'Yves Saint Laurent et Helmut Newton remarquent sa silhouette à la Martine Dietrich. Saint Laurent lui propose de défilier pour lui. Elle refuse. Il l'invite alors à assister à son prochain défilé. Elle y va. Subjuguée, elle demande : « Ici, ce que je peux changer de avis ? » Elle devient l'une de ses muses. « Tout le monde l'aimait. Tout le monde voulait lui faire plaisir, se souvient Violetta. Je ne pense pas que les filles aient aujourd'hui ce genre de relation avec les créateurs. » Elle se souvient d'un fourreau rouge écarlate. Elle avait demandé à Catherine, la première d'atelier, de le retirer pour le rendre plus sexy, et quand Saint Laurent l'a vu il a dit : « Ma petite Catherine, mais qu'est-ce que ça ? J'avais demandé Lady Macbeth pas Mae West. » Parallelement, elle a travaillé avec Thierry Mugler, Jean Paul Gaultier, Moschino, Valentino. Aujourd'hui, elle fait encore des apparitions sur les podiums, les campagnes publicitaires de Lanvin ou la marque de smokings Palais, dont elle est l'une des égéries, et des performances.

Son regard sur la mode : « À l'époque, nous essayions d'analyser le vêtement, le trouver que les mannequins actuelles se contentent de le porter. »

AMALIA VIRELLI

« Ce qui a séduit Yves Saint Laurent ? Ma modernité, je pense, selon lui, "ce qu'il y a de plus magique chez une femme: le mystère. Le mystère dynamique d'une femme d'aujourd'hui", se souvient Amalia. Souvent il disait : "Toi seule peux porter ce vision ou ce smoking...". Amalia, originaire italienne, a aussi travaillé pour Dior, Lanvin, L'agora, Valentino, Versace, Moschino, dont elle a porté la fameuse robe tailleur dans le drapage italien. Aujourd'hui, elle dessine des bijoux que l'on découvrira à la Fondation Pierre Bergé Yves Saint Laurent.

Son regard sur la mode : « Nous avions une vraie complémentarité avec les créateurs. Nous aimions la mode. On était capables de travailler pour de jeunes talents qui ne nous payaient pas, à condition d'aimer ce qu'ils faisaient. C'était une belle

époque. On vivait bien. Si nous allions défilier au Japon, nous y reviendrions très vite pour visiter. On avait plus de temps. Il y avait moins de collections. »

ANIELLE DOUË

Chevelure blanche, sourire étrangement capoté, Anielle Douë est une beauté hétéroclite. Elle a commencé sa carrière comme mannequin cabine chez Madame Gres. Elle se souvient que celle-ci exigeait que ses robes descendent jusqu'à couvrir les chaussures et qu'il lui fallait avancer en levant les pieds pour soulèver le poids de tissu. « Cette démarche très martiale est devenue ma signature. » Anielle également travailla pour Lanvin, Montana et Tiermes. **Son regard sur la mode :** « J'ai connu un monde voluptueux avec ces robes en jersey simple, qui donnaient aux vêtements un tombé exceptionnel. En mode qui disparaît, happé par la course au rendement. »

ANNE ROHART

Sélectionnée lors d'un concours organisé par le journal « Elle », le visage d'Anne lui inspira la campagne remarquée par Sarah Moyn, avec laquelle elle réalisa la campagne Sonia Rykiel. « J'ai adoré travailler avec Sonia. Elle a été la première à créer des défilés très gais, très démonstratifs et pleins d'affection. » Anne est aujourd'hui réalisatrice.

Son regard sur la mode : « Nous avons connu une époque très libre, très inspirée et très inspirante. Nous menions un vrai travail d'équipe et, surtout, on nous demandait de ne pas être dans le moule. Je ne sais pas certaine que ce soit aujourd'hui toujours le cas. »

CHARLOTTE FLOSSAULT

Lorsqu'elle croise, à l'âge de 20 ans, le regard d'Alexandre Ibernian, patron du groupe Conde Nast, pour qui travaillait sa mère, il lui dit : « On va faire quelque chose de toi. » Quelques années plus tard, elle enfila les vêtements d'Adeline André, notamment le fameux manteau à plusieurs manches, dont elle mime aujourd'hui l'essavage en se glissant à l'intérieur du vêtement avec la grâce d'un serpent qui fait sa mue. Sa réserve, sa finesse et la délicatesse de ses traits séduisirent Yohji Yamamoto, qui trouva en elle la parfaite interprète de ses vêtements déconstruits, et Christian Lacroix, qui voit dans son classicisme un parfait contrepoint à la folie de son vestiaire artistique. En 2003, elle fonde sa propre agence de photo-graphies et, depuis 2012, assure la direction artistique de la revue Rhino Off.

Son regard sur la mode : « J'ai toujours pensé que le classicisme était synonyme de provocation. C'est être sincère, c'est s'aimer, c'est ne pas attirer l'attention avec des gestes ou des obligations agressifs. Le contraire d'aujourd'hui, non ? »

PHOTOS GAËTAN BERNARD, COIFFURE ANTHONY WATSON, MAQUILLAGE ANNABELLE PETIT

